



Bulletin Salésien

N. 5-6 - Mai-Juin - 1916

✦ Année XXXVIII ✦

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem:
in die mala liberabit eum Dominus. [Ps. XL.]*

Sanctus

✦ DA MIHI

ANIMAS CAETERA TOLLE

BIBLIOGRAPHIE

Abbé M.-M. GORSE: *Echos de Guerre*. - In-12 de 504 pages: Prix: 3 fr. 50.

Les publications sur la guerre sont déjà très nombreuses. Il en est peu qui présentent sur les événements un coup d'œil d'ensemble si complet que *Echos de guerre*.

Nous nous sommes émerveillés, avec l'auteur des *Echos de guerre*, de l'héroïsme que déploie la France, avec ses soldats sur le front, avec ses œuvres d'assistance militaire, sur toute l'étendue du territoire. Dieu est avec nous: l'auteur nous émeut, en nous racontant non pas seulement la victoire, mais le *miracle de la Marne*. Le rôle du clergé dans la guerre est admirablement dépeint: sur le front, sur les champs de bataille, on voit le prêtre donner à chaque instant l'exemple du courage et du plus ardent patriotisme. Dans les départements envahis, le prêtre a été souvent la première victime; il est resté toujours le consolateur et le grand réconfort des populations terrorisées par les dévastations et les massacres. Dans cette œuvre de consolation et de courage, les évêques ont eu le grand rôle, on se croirait revenu aux premiers siècles de l'Eglise, où l'évêque était le défenseur des faibles contre toutes les barbaries: c'était Léon X devant Attila. C'est ainsi que vous apparaîtront dans le volume de M. l'abbé Gorse nos évêques de Meaux, de Châlons, d'Arras, de Soissons, de Lille et de Saint-Dié.

Pour la victoire. Nouvelles Consignes de Guerre, par Mgr J. TISSIER. Un vol. in-12. Prix: 3 fr. 50.

Ce que l'on trouvera d'abord, dans le nouveau volume de Mgr Tissier: *Pour la Victoire*, c'est l'impression fortement ressentie et très éloquemment exprimée des batailles livrées en Champagne et de l'état de guerre dans lequel, depuis tant de mois, demeure le diocèse de Châlons.

Des tranchées où ils surveillent l'ennemi, des forêts où ils l'arrêtent, des plaines d'où ils le repoussent, l'auteur appelle « les Héros de l'Argonne » et les vainqueurs de Souain. Sur la « Moisson des tombeaux », jonchée des cimetières ou sépulcres épars, il crie: « Vivent les morts ». Sur les champs rédempteurs, il voit couler « le sang de France »; sur les ruines des villages, il supplote la valeur de « la Rançon »; aux jeunes confirmands, il dit: « Vous serez soldats »; aux prêtres: « Il faut des saints »; aux femmes chrétiennes, il prescrit les « Œuvres de guerre »; à tous, il répète le cri de Marie: « Pénitence! ». Ainsi, à la vision des désastres il oppose le devoir de la réparation; aux hymnes qui chantent l'héroïsme il joint les « Consignes de guerre ». Son livre charme, fortifie, émeut, encourage; mais aussi il instruit.

Aux leçons urgentes de l'actualité, le Pasteur ajoute les enseignements éternels du dogme chrétien, et, tandis qu'il recommande la ténacité dans l'espérance, il affirme la persistante nécessité de la prière.

Ce sont bien là, comme le désire leur auteur, « des paroles qui éclairent, qui enflamment et qui consolent ». Le public français leur fera un accueil empressé. Puissent-elles atteindre leur but, c'est-

à-dire susciter encore des héroïsmes et des supplications et, dans une France jamais lassée, stimuler le commun effort « pour la victoire! ».

Progrès de l'âme dans la vie spirituelle. 7^e édition, 1 fort vol. in-12. Prix: 3 fr. 50.

En lisant l'approbation dont Mgr l'Evêque de Nancy l'a revêtu, personne ne sera étonné du succès que ce livre a obtenu.

« Le livre du *Progrès de l'âme dans la vie spirituelle*, du P. Faber, est plein de la doctrine des saints, toutes les infirmités de l'âme y sont décrites avec une profondeur et une vérité d'analyse qu'on rencontre dans bien peu de livres; et le remède est indiqué à côté du mal avec une sagacité qui révèle une longue expérience dans la direction des âmes. Ce livre peut être utile à tous, aux laïques comme aux ecclésiastiques et aux communautés religieuses. Il est écrit avec assez de clarté, de simplicité pour être compris par les esprits les moins exercés aux choses spirituelles, comme aussi les personnes les plus instruites en ces matières y trouveront des aperçus nouveaux, et dans les sujets les plus rebattus, une manière particulière qui en rend la lecture aussi intéressante qu'édifiante. C'est pourquoi nous le recommandons à la piété des fidèles de notre diocèse ».

Journal apologétique de la guerre, première série, 1914, par M. l'abbé DUPLESSY. 1 volume in-12. Prix: 3 fr. 50.

Ce n'est point l'histoire de la guerre, ce sont seulement les leçons apologétiques qui se dégagent des événements quotidiens de 1914. L'auteur les présente sous la forme qui lui est coutumière et qui est si goûtée des lecteurs, parce que claire et à la portée de tous. Il ne néglige point, à l'occasion, les extraits de journalistes et d'écrivains qui ont déjà porté leur jugement sur tels faits dont il tire lui-même ses enseignements. C'est une première série qui se borne à 1914: à quand la suivante?

Le Sacré-Cœur de Jésus. Allocutions des premiers vendredis durant la guerre, par Mgr GAUTHEY, archevêque de Besançon. 1 vol. in-12. Prix: 3 fr. 50.

Dès le commencement de la guerre, Mgr l'Archevêque de Besançon a convoqué, chaque premier vendredi du mois, ses fidèles dans sa cathédrale et il leur a fait une instruction sur le Sacré Cœur de Jésus. Le présent volume est le recueil de ces instructions.

On y trouvera la doctrine de la dévotion au Sacré Cœur d'après les écrits de la bienheureuse Marguerite-Marie, dont Mgr Gauthey est l'historien très autorisé. Aucune lecture n'est plus opportune, en ce temps de la guerre, pour consoler ceux qui pleurent, fortifier ceux qui combattent, inspirer la patience à ceux qui souffrent et maintenir dans tous les cœurs les invincibles espérances de la victoire.

Tous ces ouvrages sont en vente chez Téqui éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris.

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE :

Les promesses du Sacré Cœur de Jésus	57	Relation de Don Pedrazzini	80
La Prefecture Apostolique du Rio Negro, au Brésil, confiée aux Salésiens (relation de Don Balzola)	60	» de Don Guarona	82
Vie du Vénérable Jean Bosco (par J. B. Lemoyne)	71	Grâces et faveurs de Maria Auxiliatrice	82
NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO :		Trésor spirituel	82
Relations de Don Versiglia	74	Variété: Un échange	83
» du même	77	Nécrologie	83
		Coopérateurs défunts	84
		Bibliographie (voir la couverture)	

LES PROMESSES DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

LE Cœur de Jésus, rempli du sang de notre race, connaît toutes nos aspirations, tous nos désirs, toutes nos exigences. Il sait comment on peut attirer et gagner le cœur des hommes et ce qu'il faut faire pour le retenir et le garder dans la fidélité: si on le captive par l'amour et le dévouement, on l'attache et on le fixe par les promesses.

Nous voyons que même dans l'Ancien Testament qu'on appelle la loi de crainte, Dieu multipliait les promesses pour maintenir son peuple dans l'obéissance. L'Evangile, qui a inauguré la loi d'amour, renferme les plus encourageantes promesses de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il n'est pas étonnant que son Sacré Cœur, en se révélant au monde, ait voulu sanctionner, par des promesses attirantes, les demandes qu'il avait formulées, en vue d'obtenir notre amour,

aussi bien que le culte d'honneur auquel il a droit et les réparations qui lui sont dues, pour l'ingratitude dont la plupart des hommes ont payé sa bonté infinie.

Authenticité de ces promesses.

Notre expérience de la vie nous apprend que les hommes sont prodiges de promesses les uns envers les autres. On mène les enfants par cet appas enchanteur. Les adultes, sans le laisser paraître aussi naïvement, en sont peut être encore plus avides, et les vieillards eux-mêmes, qui devraient plutôt ne rien attendre de la vie d'ici-bas, sourient toujours aux avances flatteuses dont ils sont l'objet. Tous savent qu'une des passions les plus tenaces, c'est l'ambition sénile que les gens intéressés soutiennent et surexcitent par des promesses. Mais souvent les promesses des hommes, même les plus sincères

restent vaines et ne laissent après les espérances longtemps caressées que de tristes et amères déceptions. La mémoire humaine, qui conserve profondément enraciné le souvenir des injures, retient plus faiblement celui des engagements pris en faveur du prochain, peut être dans un élan passager de bienveillance ou d'expansion. La volonté mobile se détourne trop facilement de ses résolutions les meilleures. De plus, hélas ! les cœurs les plus généreux et les plus fidèles sont souvent impuissants, en dépit de leur loyauté, à réaliser les promesses qu'ils avaient données avec la plus entière bonne foi. Si bien qu'il en est d'elles, comme des fleurs gracieuses qui charment nos regards durant une saison, sans produire de fruits utiles.

Du côté de Dieu il en va autrement. D'abord sa mémoire éternelle n'oublie rien. Sa volonté est immuablement fixée dans les desseins qu'il a résolu d'accomplir. La puissance ne lui manque jamais ; tous les moyens d'action les plus efficaces sont sans cesse à sa portée. Il ne connaît pas d'obstacles et sait toujours faire tourner à son gré les événements en apparence les plus contraires à ses intentions.

Aussi bien, Dieu veut que nous restions inébranlables dans notre foi à sa fidélité à tenir ses promesses. C'est la base solide de notre espérance. Toute la sécurité de notre salut repose sur ce fondement indestructible dans une âme chrétienne. Chaque jour, nous l'affirmons en récitant notre acte d'espérance. Or, le Sacré Cœur de Jésus, c'est le Cœur de Dieu qui s'est approché de nous et qui s'est manifesté à nous. Toutes ses promesses sont des promesses divines, assurées dans leurs effets. La bienheureuse Marguerite Marie, sa messagère, nous a rapporté qu'elle l'a entendu lui redire plus d'une fois ces mots : « Le ciel et la terre passeront et non mes paroles sans effet ».

Avant d'énumérer les promesses du Sacré Cœur de Jésus, j'ai le devoir de vous montrer qu'elles sont authentiques, c'est-à-dire qu'elles viennent vraiment de lui. C'est donc la véracité de celle qui en a été la confidente et qui les a rapportées que je dois établir, pour vous donner une pleine confiance. L'argument est traditionnel dans sa forme : chaque fois qu'on a voulu démontrer la vérité des révélations divines faites à des hommes, il a fallu prouver que ces intermédiaires, entre le ciel et nous, n'ont été ni trompés ni trompeurs.

Or la bienheureuse Marguerite Marie fut une créature de simplicité, d'humilité, d'obéissance et de droiture. Bien loin d'avoir voulu chercher à jouer un rôle, elle s'est toujours montrée une religieuse fidèle à ses règles, qui craignait par dessus tout ce qui pouvait la distinguer des sœurs de son monastère, qui n'était préoccupée que de s'effacer, de se cacher, pour demeurer petite, inconnue. Prévenue par les grâces extraordinaires de Dieu, elle eut peur de tout ce qui tendait à la faire sortir de la voie commune et elle ne cessa de supplier Notre Seigneur, qui la favorisait de ses communications surnaturelles, de la laisser dans l'abaissement et de ne pas permettre que rien parût au dehors de ce qui pourrait attirer l'attention sur elle, mais tout au contraire de lui faire la grâce d'être humiliée et méprisée. Elle se défait constamment d'elle-même, ne cherchait jamais à se défendre des jugements injustes et des accusations qu'on portait contre elle. Toujours elle prenait le parti de ceux qui la traitaient avec rigueur. Elle soutenait que tous les mauvais traitements lui étaient dus et elle se réjouissait devant Dieu de tout ce qui tournait pour elle à confusion. Loin de chercher à se faire valoir dans la communauté, elle ne demandait qu'à être la dernière. C'était un vrai supplice pour cette âme intérieure, quand on l'obligeait à aller au parloir ou à en-

tretenir une correspondance avec des personnes du dehors. Loin de s'entêter dans ce qu'elle croyait avoir entendu du Maître céleste, qui prenait plaisir à l'instruire lui-même et à la former aux vertus de son état, elle était toujours prête à renoncer à toutes ses vues et à se soumettre aux ordres et même aux moindres conseils de ses supérieures. Notre Seigneur lui prescrivait certaines pratiques de dévotion; on les lui retranchait; elle s'en abstenait tout de suite, sans aucune réflexion. Tout lui était égal, pourvu que son divin Maître se contentât. Et lui, prenait plaisir à la voir si douce, si soumise dans les contradictions. Ses supérieures mirent une obstination inlassable à l'éprouver de mille manières, afin de constater cent fois pour une qu'elle ne se recherchait pas elle-même. En outre de toutes les souffrances morales qu'elle supporta avec une extrême patience, elle eut à endurer des maux physiques, des maladies, à soutenir les assauts du démon qui s'acharnait après elle pour la rebuter et la décevoir. Mais rien ne put triompher de cette âme héroïque, parce qu'elle ne s'affranchit jamais de l'humilité sincère, de la patience et de la mortification, qui sont les vraies pierres de touche de la vérité des grâces surnaturelles. Il est donc très évident qu'elle n'a pas été le jouet des illusions. Elle n'a pas été trompée. Ce qu'elle a rapporté de ses communications divines, elle l'a vraiment vu et entendu. Aurait-elle voulu tromper les autres? Cette seule pensée révolte, quand on la voit toujours si réservée, si avide de tous les abaissements qui peuvent la tenir dans ce qu'elle appelait son « abjection » et son « anéantissement ». Son âme était un limpide cristal, dans lequel éclataient les rayons de la lumière divine. Jamais ombre d'orgueil ni de mensonge ne l'effleura. Elle avait une si grande peur de tromper qu'il

que ce soit, qu'il est impossible de supposer qu'elle ait été une hypocrite et qu'elle ait ourdi une œuvre de mensonge.

D'ailleurs eût-elle eu ce projet diabolique, qui jure avec tout ce que nous savons de son caractère et de ses vertus, qu'elle n'aurait pas pu, je ne dis pas le réaliser, mais même l'entreprendre sérieusement. On la tenait cachée dans le cloître. Pendant longtemps les esprits n'y étaient pas disposés en sa faveur. On l'observait dans tout le détail de sa conduite, dans tous ses pas, toutes ses paroles. Si la moindre trace de duplicité avait paru, elle eût été confondue par la réprobation générale de tout le couvent qui, pendant de longues années, ne lui pas favorable.

De telle sorte qu'il est clair, comme la lumière du soleil, que cette sainte religieuse n'a pas été elle-même dans l'illusion et qu'elle n'a ni voulu, ni pu tromper personne. Il ne reste donc qu'à tirer la conclusion, à savoir que les révélations de Marguerite Marie sont véritables et qu'elles proviennent de l'Esprit de Dieu: d'où il suit que les promesses qu'elle a rapportées lui avoir été faites ne sont pas des paroles humaines, mais vraiment des promesses du Sacré Cœur de Jésus, c'est-à-dire des promesses divines. Nous pouvons en toute assurance y ajouter foi et chercher à nous rendre dignes d'en recevoir les bienfaits (1).

Texte des promesses.

1. Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état.
2. Je mettrai la paix dans leurs familles.
3. Je les consolerais dans toutes leurs peines.
4. Je serai leur refuge assuré pendant leur vie, mais surtout à la mort.

(1) Extrait de l'ouvrage intitulé: *Le Sacré Cœur de Jésus*, par Mgr Gauthey, archevêque de Besançon. Téqui, éditeur, Paris.

5. Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises.

6. Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'océan infini de la miséricorde.

7. Les âmes tièdes deviendront ferventes.

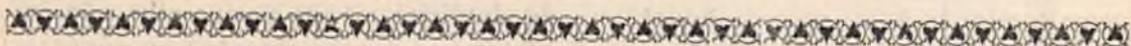
8. Les âmes ferventes s'élèveront à une grande perfection.

9. Je bénirai moi même les maisons où l'image de mon Sacré Cœur sera exposée et honorée.

10. Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis.

11. Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom inscrit dans mon cœur et il n'en sera jamais effacé.

12. Je promets, dans l'excès de la miséricorde de mon Cœur, que mon amour tout puissant accordera à tous ceux qui *communieront les premiers Vendredis*, neuf fois de suite, la grâce de la pénitence finale; qu'ils ne mourront point dans ma disgrâce, ni sans recevoir les Sacrements, et qu'il se rendra leur asile assuré à cette heure dernière.



La Préfecture Apostolique du Rio Negro, au Brésil, confiée aux Salésiens

Notre Pieuse Société a reçu mille témoignages de bienveillance de la part du Pape Pie X, de vénérée mémoire. Nous rappelons aujourd'hui celui qu'il nous a donné par le décret de la S. Congrégation de la Propagande en date du 8 juin 1914; en vertu de ce décret notre Société se voyait confier la Préfecture Apostolique du Rio Negro, détachée depuis 1910 du diocèse de Manaos, dans l'Etat des Amazonas.

Cinq jours après la mort du Pape Pie X, la même Congrégation adressait à notre confrère Don Jean Balzola, de la Mission du Matto Grosso, les lettres de crédit pour aller prendre possession de la nouvelle Préfecture, au nom de notre Pieuse Société.

Ce Confrère s'est acquitté l'année dernière de son mandat, et une fois son voyage d'exploration terminé, il est venu à Turin en référer à notre Supérieur général, qui l'a destiné à la Préfecture du Rio Negro. Le supérieur *pro tempore* de la nouvelle mission sera Don Laurent Giordano, précédemment

inspecteur des Maisons Salésiennes du Nord du Brésil; et Don Balzola sera le Directeur de la première résidence salésienne qui va être établie à Saint Gabriel.

Le dernier Dimanche de Février, cet ardent missionnaire donnait dans le Sanctuaire de N. D. Auxiliatrice une conférence des plus intéressantes sur la nouvelle Mission. Nous en donnons ici un résumé, avec la certitude que nos Coopérateurs affectionnés déjà à leur auteur, qui tant de fois les a entretenus de ses sauvages du Matto Grosso, prendront également intérêt à la nouvelle Mission.

I.

Les préparatifs.

Avant de raconter mon arrivée sur les rives du *Rio Negro* aux confins de la *Colombie* et du *Vénézuëla*, il m'est doux de revenir par la pensée au milieu de mes chers Indiens Bororos de la Colonie St-Joseph au Sangradouro, dans le Matto Grosso. On verra ainsi de quelles attentions la Divine Providence nous a entourés dès le début de notre œuvre nouvelle.

Douloureuse séparation.

Chacun sait mon attachement aux Indiens du Matto Grosso, auprès desquels j'ai passé près de 20 ans, partageant les labeurs et imitant le zèle de notre infatigable Mgr Malan, que le S. Père a récemment promu à l'épiscopat.

Mon idéal eût été d'achever mon existence au milieu de ces chers Bororos, qui en retour de nos sacrifices nous ont déjà donné tant de consolations. Mais il devait en être autrement. Un télégramme de Mgr Malan m'appelait à Cuyabà, sans m'en expliquer le motif; et ce ne fut pas sans regret que je m'éloignais de nos chers confrères et de nos bons néophytes dont je pressentais que j'allais être séparé.

C'était le 26 novembre 1914. Deux Indiens m'ont accompagné jusqu'à Cuyabà, — la distance est de 380 Kilomètres qu'il faut faire à cheval. — A notre collègue de S. Gonzalo, on ne sut rien me dire. Mais le 7 Décembre, veille de l'Immaculée Conception, le *Bulletin Salésien* nous arrive avec la nouvelle que j'étais chargé de faire un voyage de reconnaissance dans la Préfecture Apostolique du *Rio Negro*, confiée par le regretté Pontife Pie X à la Pieuse Société Salésienne. En même temps aussi je recevais une lettre de Mgr Malan qui me confirmait cette nouvelle.

Je m'arrête à *Cuyabà* pour attendre notre nouvel évêque, à qui on préparait une réception solennelle. Il arrive le 20 Décembre; il est, comme de juste, triomphalement accueilli.

La 1er Janvier 1915, consécration épiscopale de Mgr François d'Aquin Correa (1); de nouveau, grandes réjouissances.

Les richesses du missionnaire — Le départ.

Mon départ était fixé pour le 7 Janvier, et je devais descendre jusqu'à *Corumbà* en compagnie de l'évêque de ce Diocèse, notre insigne ami, Mgr Cyrille de Paule Freitas; mais il y

(1) On a lu dans le *Bulletin* que notre confrère Mgr d'Aquin Correa directeur du Collège S. Gonzalo, où il a fait ses premières études a été nommé coadjuteur de l'archevêque de Cuyabà.

avait une difficulté... Où prendre l'argent du voyage? L'époque était critique pour tous, et Mgr Malan, avec la meilleure volonté, n'a pu trouver qu'une partie de la somme nécessaire pour l'aller. En outre, mes vêtements demandaient à être remplacés.

La charité empressée de mes confrères a su remédier à tout. Mgr Malan me donne sa soutane noire; Mgr d'Aquin, deux paires de sou-



Le Missionnaire Don Jean Balzola
Joseph Canuto — le jeune Syrus Alves.

liers, le préfet de notre collège, une douillette, et le directeur quelque peu de linge... Je prends plaisir à ces menus détails, pour qu'on se rende compte en quel état j'ai quitté le Matto Grosso où j'avais dépensé de si longues années. Il est bon que nos Coopérateurs sachent la pénurie au milieu de laquelle vivent les missionnaires; car cette pénurie, loin de me porter au découragement, était au contraire un grand motif de confiance: la nouvelle Mission débu-

tant au milieu de la pauvreté la plus absolue avait une promesse et un gage des bénédictions célestes.

Ce qui m'encourageait encore davantage à entreprendre mon long voyage, c'était de savoir que dans le monde entier les Confrères et les Coopérateurs priaient à mes intentions, comme le *Bulletin* le leur avait recommandé; j'ai vu que le bon Dieu avait agréé leurs prières, et je suis convaincu qu'il les a bénis eux aussi pour les lui avoir adressées.

Kilomètres au sud de Corumbà, j'ai trouvé inaugurée depuis deux mois la ligne de chemin de fer qui relie cette ville à *Rio de Janeiro*. Le parcours est de 2800 kilomètres que l'on fait en 6 jours.

On traverse plusieurs régions habitées par des Indiens encore sauvages, et une forêt de plus de 400 Kilomètres de longueur.

Ce trajet n'a pas été sans quelque petit inconvénient; ainsi un jour, à la gare où nous devions dîner, il n'y avait pas de provisions



Sur le Rio Uaupès. Transport d'une barque pour aller au dessus d'une cascade (v. page 68).

Je partais donc avec les bénédictions de notre cher Archevêque Mgr d'Amour, de Mgr Malan et de Mgr d'Aquin; ce n'était certes pas sans un grand serrement de cœur. Nos deux évêques m'ont accompagné à l'embarcadère; avec eux étaient aussi les enfants du Collège, les jeunes *Bororos* de l'école d'Agriculture de *Coxipò* et une grande partie de la population de *Cuyabà*.

En quatre jours de navigation fluviale nous arrivons à *Corumbà*, qui est à 600 kilomètres au sud.

De *Corumbà* à *Rio de Janeiro*.

Autrefois il fallait de là descendre le fleuve *Rio Paraguay* jusqu'à *Buenos Ayres*, puis faire le cabotage pour aller à *Rio de Janeiro*; mais à mon arrivée à *Porto Speranza* qui est à 100

suffisantes et j'ai été de ceux qui sont restés à jeun. Les stations suivantes étant en plein dans la forêt, on n'y trouvait rien: le soir enfin on a pu avoir le nécessaire dans une récente colonie de *Vénitiens*: j'ai été édifié de voir que ces bons chrétiens se sont bâti une chapelle, en attendant d'avoir un prêtre pour l'officier.

D'autres consolations m'étaient réservées auprès de nos Confrères de *Campinas* et de *S. Paul*, qui ont voulu donner des séances au bénéfice de mon voyage. A *Lorena* je reçois encore d'autres offrandes.

A la Capitale.

A *Rio de Janeiro* j'obtiens du gouvernement le voyage gratuit jusqu'à *Manaos* et je m'embarque le 30 Mars, non sans avoir pré-

senté mes hommages à S. Em. le Cardinal Arcoverde, et à son évêque auxiliaire, ainsi qu'à l'évêque de Niotheroy, comme j'avais fait à *Campinas* et à *S. Paul* et j'allais faire à *Pernambuco*, à *Parahiba*, à *Rio Grande du Nord*, à *Cearà*, à *Bélem de Para*.

Entre temps, j'avais salué aussi nos confrères de *Bahia*, de *Sergipe*, de *Pernambouc*.

A *Sergipe*, entr'autres, j'avais causé longuement de la future mission avec notre vénéré Don Giordano (1); et quelle agréable surprise j'ai eu plus tard à Turin d'apprendre qu'il allait être mon nouveau supérieur!

A *Pernambouc*, Don Joseph Solari, qui lui aussi s'est longtemps dépensé au Matto Grosso, s'était joint à moi, avec le confrère Joseph Canuto, pour m'accompagner dans mon voyage.

II.

Dans la nouvelle préfecture.

J'arrivais donc à *Manaos* le 28 Avril accompagné des bénédictions de 12 évêques, de 6 archevêques et d'un Cardinal. A mon départ de *Cuyabà*, j'étais sans ressources, mais comme on l'a vu le long du chemin la Providence y avait remédié.

Manaos, capitale de l'Etat des *Amazones* compte 50.000 habitants; elle est siège d'un évêché, mais le vénérable évêque, Mgr Frédéric Costa, après avoir travaillé avec un grand zèle à évangéliser son peuple, accablé par les difficultés, s'est retiré dans l'Ordre des *Carmaldules*. C'est de l'Archevêque de *Belem de Para*, administrateur actuel du diocèse de *Manaos*, et du Vicaire Général de *Manaos* Mgr Antero, que nous avons reçu les instructions nécessaires, en même temps que les plus affectueuses marques d'amitié.

A *Manaos*, les autorités civiles nous comblent aussi d'égards: le Gouverneur, l'Inspecteur des Indiens, le Président du Tribunal, nous remettent des lettres de présentation et de recommandation pour tous leurs dépendants. Un riche commerçant portugais, catholique généreux, M. Joachim Gonzalvez de Araujo, nous donne des lettres pour ses principaux clients; de plus il nous paie les frais du voyage jusqu'à *S. Isabel*.

A mon retour, pour répondre à mes remerciements, il allait promettre la même faveur à l'avenir pour moi et tous nos missionnaires; et son ami, le Colonel Joaquim de Aguiar donnera le complément de *S. Isabel* à *S. Gabriel*.

(1) D. Giordano a été le fondateur on pourrait dire le créateur de notre maison de *S. Paul*, la plus importante du Brésil, et peut être de toute la Société après celle du *Valdocco*.

Nouvelle preuve que les bénédictions de tant de pasteurs et les prières de tous nos amis nous sont venus en aide même matériellement.

Notre Centenaire de Marie Auxiliatrice — Les anciens missionnaires.

Nous sortons du fleuve des *Amazones* pour remonter le *Rio Negro* son principal affluent, et nous allons directement à *S. Gabriel*, qui sera le centre de la nouvelle Préfecture Apostolique.

S. Gabriel est le pays le plus important de cette région: et par suite le lieu de résidence des autorités. Nous y arrivions le 21 Mai, presque à la veille de N. D. Auxiliatrice. Par une autre heureuse coïncidence, le lendemain était le jour de la Pentecôte, et les gens des environs se trouvaient rassemblés là pour cette fête qu'ils ont coutume de célébrer avec le plus de solennité possible.

Quelle bonne population! A part un petit nombre de Portugais et de Brésiliens, négociants ou extracteurs de caoutchouc, tous les autres sont des Indiens civilisés ou demi-civilisés; mais je ne saurais décrire la joie qu'ils ont manifestée à notre arrivée.

Nous avons partagé leur allégresse. Nous en avons bien motif: il nous allait être permis de donner aux fêtes Centenaires de Marie Auxiliatrice le maximum de solennité que l'endroit permettait, et cela au jour même où on les célébrait au *Valdocco*.

Nous avons eu même notre petit triduum préparatoire: c'était fort simple sans doute, mais suivi avec beaucoup de foi. Quelques cantiques à l'unisson, le chapelet et une courte instruction pour faire connaître dans ces terres lointaines la Madone de Don Bosco.

Le jour de la fête: Messe solennelle... à deux; j'étais à l'autel et Don Solari dans le chœur. Don Solari a fait le panégyrique de N. D. Auxiliatrice.

Nous avons clôturé avec la consécration de la nouvelle Préfecture à N. D. Auxiliatrice et fait une distribution générale de médailles et d'images de cette bonne Mère. Ainsi la date du Centenaire se trouve modestement, mais indissolublement unie à l'histoire de la nouvelle Mission.

L'église qui a été le théâtre de cette solennité était des plus pauvres. Une construction en pisé de 8 mètres de long sur 4 de large. Comme pavé, un sol nu et inégal; ni portes, ni fenêtres: c'était, me disais-je, comme la grotte de *Bethléem*.

Cet absolu dénuement me remplissait d'espérances pour la mission dont cet endroit sera le centre, car elle a comme toutes les grandes choses les débuts les plus humbles.

LA PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU RIO NEGRO (Etat des Amazonas) BRÉSIL.

Limites: *Nord*, Colombie et Vénézuéla — *Sud*, les affluents du Rio Japura — *Ouest*, Colombie — *Est*, Rio Branco et Urubina.



Le Rio Negro est un des principaux affluents du fleuve des Amazonas: avec le Rio Branco qui se joint à lui près de Moura, il apporte au grand fleuve Brésilien le tribut des eaux de la zone au nord de l'équateur.

Pour avoir une idée de la navigation fluviale sur le Rio Negro, il convient de savoir qu'au dessus de Barcellos, au point où l'on remarque un renflement, la distance d'une rive à l'autre est de 40 kilomètres. A Cucuhy sur les confins du Vénézuéla et de la Colombie, cette rivière a déjà 200 mètres de large.

Autre détail à noter: la petite ville de S. Gabriel qui va devenir le centre de la nouvelle Mission est exactement sous la ligne équatoriale.

Une fois la fête célébrée, notre cher Don Solari ne se sentant pas de continuer le voyage, est revenu en arrière, tandis qu'avec Joseph Canuto je me remettais en route pour aller jusqu'au fort de *Cucuhy*, à l'extrême frontière du Brésil, qui est en même temps, la limite de notre Préfecture.

A Cucuhy — La messe du 31 Mai.

Partis le 25 Mai au matin sur un canot à pétrole que la Municipalité mettait à notre disposition, nous arrivions à *Cucuhy* le 30 à 2 heures du soir. Sur le trajet, j'avais eu la surprise de voir des vignes dans les plantations d'un excellent chrétien: je lui demanderai des provins. Je dois dire aussi qu'un soir nous avons fait halte auprès d'une famille comme on en voit peu, celle de la pieuse veuve Cécile qui s'élève à 40 personnes.

A *Cucuhy* l'accueil a été le plus affectueux tant de la part du sergent Tobie de Souza Revoredo et de sa femme, ainsi que des soldats et de leurs familles. Tous ont voulu me remettre leur offrande pour la nouvelle Mission.

Cette région du *Rio Negro* a été évangélisée autrefois par des missionnaires Carmes dont il ne reste que le souvenir, sans aucun autre document.

De longues années après leur disparition, un Missionnaire Brésilien, le P. Joseph des SS. Innocents venait à son tour y prêcher l'évangile.

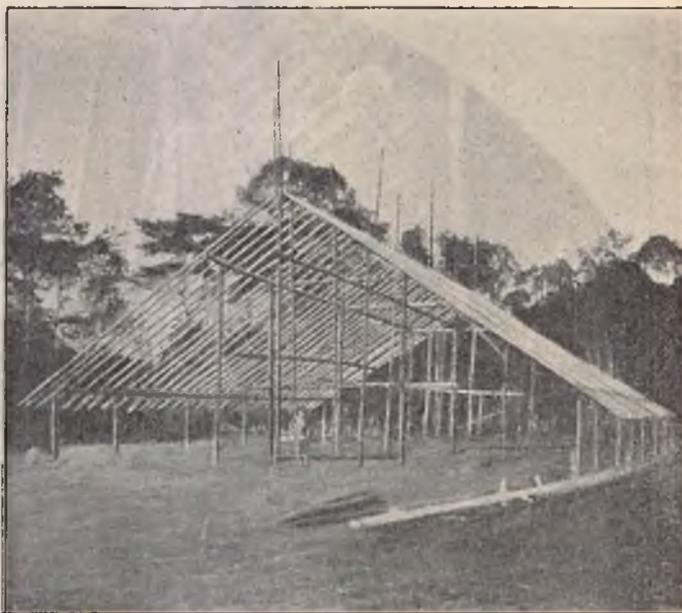
De 1851 à 1854 un Missionnaire Capucin, le P. Grégoire de Benavagienne réussit à reconstituer des groupements de néophytes; mais il dut se retirer et ces chrétientés naissantes demeurèrent sans pasteur jusqu'à l'arrivée de 6 Missionnaires Franciscains en 1880; ceux-ci en 1888 furent obligés de se retirer. En 1908, l'évêque de Manaus dont nous avons parlé plus haut, parcourut la contrée; il fit 1500 baptêmes, 350 mariages et confirma un grand nombre de personnes. En 1914 enfin, un zélé Père Capucin de *Manaos* bénit 50 mariages et administra 700 baptêmes.

Ces diverses visites de missionnaires expliquent les sentiments de foi de ces pauvres gens, sentiments qu'il faudra développer et fortifier par une solide instruction chrétienne.

Le lendemain 31 Mai était le jour fixé par notre Ordo pour la fête de N. D. Auxiliatrice, transférée à cause de l'Octave de la Pentecôte.

Et c'est en cet endroit, un des plus isolés du monde civilisé, dans un panorama enchanteur, aux confins du Brésil, de la Colombie et du Venezuela, que je célébrais le saint sacrifice; je pensais à la réalisation future de ce songe où Don Bosco a vu les Salésiens du Matto Grosso, de la Colombie et de l'Equateur, se rencontrer au cours de leurs voyages apostoliques, et chanter un hymne de reconnaissance à la Vierge secours des chrétiens.

Pour moi, à défaut de Salésiens, j'ai rencontré d'anciens élèves de notre maison de Bogotà, tout heureux de me parler de mes Con-



Sur le Rio Uaupés. Une maloca en construction (v. page 68).

frères, et en particulier de Don Rabagliati et de Don Unia.

J'aurais été bien aise de remonter encore le Rio Negro jusqu'au canal qui le relie avec l'Orénoque; mais il a fallu remettre à plus tard, faute de pétrole pour le moteur.

Un Colombien victime des sauvages.

A 2 heures de l'après-midi, je quittais ce site ravissant pour redescendre jusqu'à S. *Marcellino*, au confluent du *Rio Xié*, non sans faire halte à *Marabilana* où beaucoup de monde nous attendait.

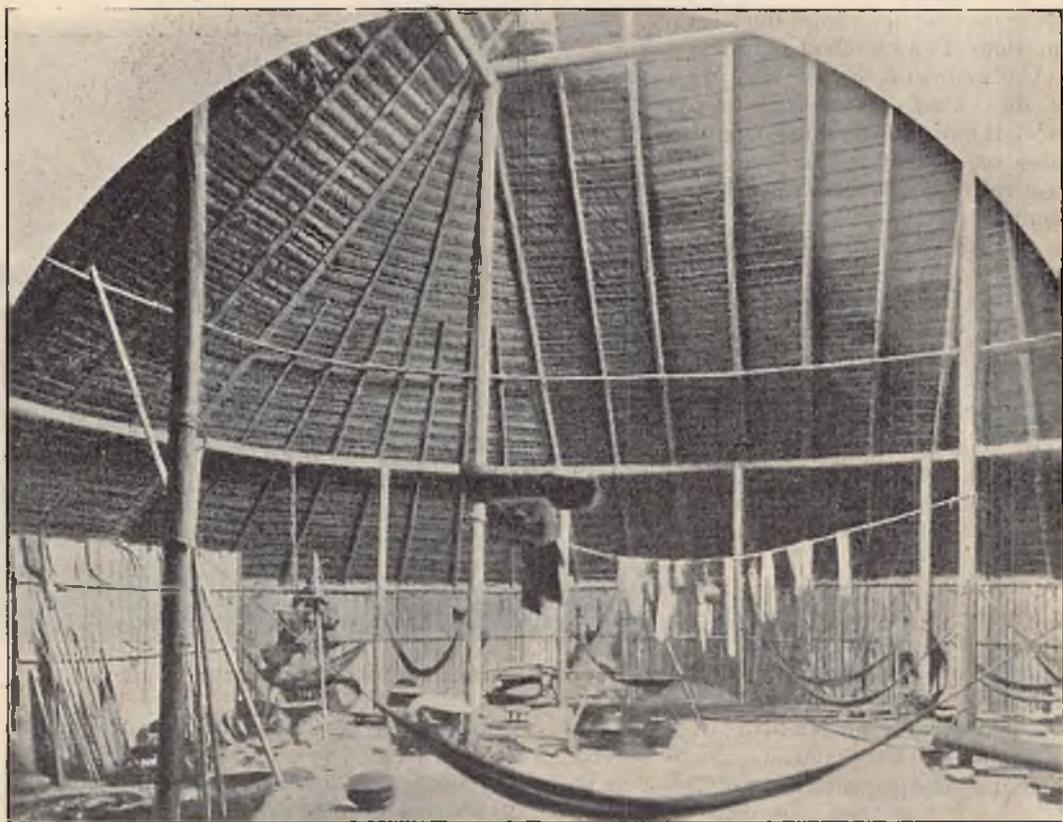
A S. *Marcellino*, après la messe on m'invite à aller voir un malade. C'était un jeune homme de 24 ans, un Colombien: on voyait qu'il avait beaucoup souffert et qu'il souffrait encore bien; il était pourtant tout radieux. Il me raconta, en espagnol, qu'un mois et demi auparavant, le 13 avril, il était en amont de ce fleuve avec

un autre Colombien, occupés tous les deux, comme beaucoup d'autres, à l'extraction du caoutchouc. Ayant dû s'éloigner de là sur son canot pour quelques heures, il avait été reçu à son retour à coups de fusil par les sauvages qui avaient déjà tué son compagnon. Et c'est miracle qu'il n'ait pas péri lui même: une balle lui a traversé le poignet, cinq autres ont atteint le bas ventre et les reins et une septième s'est logée contre l'épine dorsale; en même temps il a eu le visage criblé de menu plomb. Il est d'abord tombé noyé dans son sang au

le confortable; aussi quand je l'ai vu était-il encore étendu dans la même position que le premier jour.

Il comptait descendre à *Manaos* dès qu'il aurait un peu de forces. Je l'encourage à se recommander à Marie Auxiliatrice, dont je lui remets la médaille; je lui donne aussi quelque chose de nos provisions. Et je le laisse à regret.

Un mois après, je l'ai retrouvé sur le bateau que je pris pour aller à *Manaos*, mais toujours étendu sur son lit de douleur. Trois des assassins ont été pris et emmenés à *S. Gabriel* pour



L'intérieur d'une maloca.

milieu du canot; pourtant, quand les assassins s'approchent pour voir s'il est mort, il a la force de se relever et de les mettre en fuite avec une décharge de son fusil. Mais il n'est plus en état de diriger son canot. Aussi le laisse-t-il descendre au gré du courant, s'en remettant à la Divine Providence. Il était alors 4 heures de l'après midi. A 11 h. du soir, il passait en vue d'une cabane d'où il réussit à se faire entendre.

On accourt et on le trouve tellement abattu, qu'à défaut de mieux on dirige en toute hâte le canot vers *S. Marcellino*, où cependant même ceux qui sont bien portants sont loin d'avoir

être justiciés. On dit que le mobile du crime a été la vengeance.

Il ne faut pas s'étonner de voir les Indiens faire usage d'armes à feu. Tous ceux du Rio Negro en ont; on les considère comme des civilisés et des extracteurs de caoutchouc, richesse principale de la région. Il n'en est pas de même des autres Indiens qui habitent dans l'intérieur, vers les sources des principaux affluents et vivent dans un état complètement sauvage. Cette population du Rio Negro est d'un genre à part: il y a toutes les nuances, depuis le type le plus sauvage jusqu'au genre européen.

Arrivée à S. Joaquim — Rencontre d'un précieux auxiliaire — Sur le Rio Uaupès.

De S. Marcellino, nous descendons vers S. Joaquim en faisant plusieurs haltes, notamment à *Nostra Señora de Aguia* (Notre Dame de la Route), à S. Felipe et à *Sta Anna*: il y avait toujours quelque baptême à faire ou mariage à bénir. Puis nous arrivons à S. Joaquim où je rencontre un pieux et zélé Portuguais, M. Jean Villagelin, qui a coutume d'y venir toutes les fêtes pour présider les réunions religieuses.

A Bella Vista chez les Albuquerque — Autres forfaits des Indiens — Sur l'Uaupès.

Le 7 Juin, nous allions avec M. Villagelin sur le Rio Uaupès qui est le principal affluent du haut Rio Negro; le soir nous arrivons à la belle demeure des frères Albuquerque, à *Bella Vista*: nous étions annoncés, aussi y eut-il grande fête à notre arrivée. Le chef de cette famille, Immanuel Antoine de Albuquerque est aussi à la direction des Indiens.

Les deux autres Hygin et François forment



Indiens du Rio Uaupès devant la porte d'une maloca (v. page 68).

S. Joaquim a eu son importance autrefois, mais le découragement a dispersé ces pauvres Indiens: ils reviendront, je l'espère, une fois la Mission constituée. Ceux qui étaient là à m'attendre m'ont fait leurs doléances, et je leur ai promis notre aide pour l'avenir: en attendant, comme le Gouvernement à Rio de Janeiro, m'avait donné de la quinine, je leur en ai donné à tous. Cela les aidera à combattre les fièvres paludéennes, dont ils ont à souffrir quand il descendent le fleuve, pour aller au caoutchouc. Les plus civilisés de ces pauvres gens m'ont dit combien ils désirent être instruits, pour en finir avec une existence qui confine à l'esclavage.

famille à part et vivent en véritables frères. Un autre plus jeune, nommé Callistrate, âgé de 30 ans a été assassiné par les Indiens du *Rio Tiquié* le 27 Janvier 1915.

Il était dans sa demeure en face de l'embouchure du fleuve *Ira-parana* quand des Indiens s'approchèrent et lui tirent un coup de revolver à la tête: il tombe mort noyé dans son sang. Une de ses nièces qui était près de là, accourt au bruit de la détonation et voit les assassins mettre en pièces à coups de hache le corps de son oncle.

Epouvantée à ce spectacle, elle pousse un cri d'horreur et lance des imprécations contre ces barbares; mais eux, au lieu de s'arrêter, tour-

ment contre elle leur fureur. Elle cherche alors à se sauver sur un canot; une balle la fait tomber morte.

Ces misérables lui coupent les jambes et la jettent dans le fleuve. Après ce nouveau forfait, ils reviennent à l'habitation, la mettent au pillage et l'incendient.

Le même jour, ils tuent un jeune homme de 16 ans et le jettent dans le fleuve.

Voilà avec quelles gens le Missionnaire aura à traiter! Et pourtant pleins de confiance dans la protection de Marie Auxiliatrice nous ne reculerons devant aucune difficulté, pour amener à la foi ces malheureux qui malgré tout sont nos frères.

Le soir de notre arrivée, il y eut la récitation du chapelet, le chant des Litanies, et une instruction où j'ai expliqué le but de notre voyage.

Le lendemain 8 Juin, il y avait beaucoup de monde à ma messe, à cause de cette rarissime circonstance; puis j'ai béni deux mariages et administré 14 baptêmes.

Banquet international.

J'ai voulu encore passer là le 9 Juin, anniversaire de la consécration du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Turin, et ce fut une journée de joie pour tous.

Le repas présentait quelque chose de singulier, au point de vue des nationalités représentées. Il y avait d'abord des Brésiliens de divers Etats, du *Para*, de *Bahia*, de *Ceara*, du *Maragnon* etc., puis des Portugais, des Colombiens, des Italiens, des Vénézuéliens, des Péruviens et même un Arabe.

Après le festin, ce fut avec regret qu'on se sépara; les messieurs qui avaient eu l'amabilité de m'accompagner jusque là s'en retournent à *S. Gabriel*, me laissant auprès de la famille Albuquerque, et les autres invités rentrent chez eux.

Une maloca en construction.

Quant à nous le soir même nous étions en bateau sur le majestueux *Uaupès*; après quelques haltes on arrive à *Ipanoré*, à deux heures du matin.

Nous ne sommes pas entrés dans l'*aldéa*, de peur d'effaroucher les Indiens; mais au petit jour, nous nous sommes avancés vers eux et ils ont été heureux de nous voir. J'ai visité la maloca (1) en construction: on est réellement surpris de rencontrer chez les Indiens des travaux si importants.

En effet, au lieu de la grande cabane des Bororos du Matto Grosso, qui sert aux fêtes et aux réunions des hommes, ici les malocas sont des constructions tout à fait superbes. La maloca peut avoir une largeur de vingt, trente, ou encore quarante mètres sur une longueur de trente, quarante, et même soixante mètres. On m'a assuré qu'il y en avait une de cette dimension sur le haut *Rio Uaupès*.

Sur leurs flancs, ces cabanes sont sans portes ni fenêtres; il n'y a d'entrée qu'aux deux extrémités. Tout autour, dans l'intérieur, sont logées les diverses familles, et il y en a parfois une cinquantaine dans une seule maloca. Au milieu se trouve un grand espace libre, réservé pour leurs bals ou fêtes et pour la préparation de la farine de manioc ainsi que du *cachiry*, leur boisson favorite.

Tout près de là j'ai rencontré deux belles cabanes, anciennes résidences des missionnaires qui ont été à la tête d'une colonie florissante.

A Urubucuará -- Etranges préliminaires d'un baptême.

Durant la journée j'ai voulu faire une visite à la maloca de *Urubucuará*, à une heure et demie de marche. C'est là que commencent les grandes et périlleuses cataractes de l'*Uaupès*, où il faut faire de longs trajets par terre, et traîner les canots avec de longs et gros câbles (1). Mais nous nous contentons d'amarrer nos barques, car je ne voulais pas aller plus loin et nous faisons le trajet à pied.

Cette région est très accidentée, et j'ai eu le plaisir de voir des séries interrompues de collines; c'est cette intermittence qui rend la navigation difficile.

A notre arrivée près de la maloca de *Urubucuará*, les petits enfants s'enfuient dans le bois; mais ceux qui sont un peu plus grands, après avoir reçu quelque petit cadeau se mettent à nous entourer. Un cacique nous voit, court se mettre quelque vêtement, et vient à moi avec des fruits; puis il me conduit voir la grande maloca. Je suis allé voir aussi la vieille église abandonnée et délabrée. J'ai recommandé qu'on la restaure un peu, en vue de notre prochain retour.

La plus grande partie de cette population a été baptisée et beaucoup ont été mariés par le zélé évêque de *Manaos* dont nous avons parlé plus haut.

Mais baptisés ou non ils sont profondément ignorants en matière de religion et d'éducation. S'ils ont à descendre le *Rio Negro* pour le travail du caoutchouc, ils sont déceimment vêtus,

(1) Voir la photographie page 65.

(1) Voir la photographie page 62.

mais dans leurs *malocas* les hommes ne le sont pas, les femmes le sont à moitié, et dans leurs danses ils n'ont absolument rien sur eux.

Le cacique me dit qu'il voulait faire baptiser son enfant; je lui répons de venir le lendemain à *Ipanoré* où je dirai la messe et d'inviter aussi les autres de la tribu.

Nous retournons à nos barques, et ils y viennent eux aussi avec quelques objets travaillés par eux et que j'ai portés au Musée de Valsalice (1).

Le lendemain, j'ai célébré dans une pauvre cabane, et les Indiens des deux localités y ont assisté pieusement.

Après la messe, le cacique se présente avec l'enfant à baptiser. Je demande où est le parrain, il regarde autour de lui, prend un individu par le bras et me le présente.

Cet homme n'avait aucun vêtement.

— Tu n'as pas honte, lui dis-je; je n'en veux pas de ces parrains-là.

Ils courent alors tous deux à une cabane, et le parrain revient avec chemise et pantalons.

— Comme ça, c'est bien, lui dis-je.

Mais en même temps arrivait la femme du parrain dans un costume primitif.

— Ce n'est pas nécessaire qu'elle vienne, lui dis-je, et dans cet état je ne pourrais le permettre.

Alors la mère de l'enfant à baptiser emmène la marraine à part, se déshabille et donne son vêtement à la marraine, et le baptême fini, chacun reprend son bien.

J'ai voulu rapporter cet épisode pour faire connaître la misérable condition de ces pauvres gens.

Ils ont du moins le sens de la reconnaissance, comme en témoignent leurs petits présents. Ainsi encore à *Cururu*, où j'ai baptisé quelques autres enfants, les parents pour me remercier m'ont apporté des poissons frits, des bananes, de la farine de manioc, etc. J'étais ému jusqu'aux larmes.

Nous avons remis à plus tard une excursion sur le Tiquié auprès duquel se trouvent environ un millier d'Indiens. Beaucoup d'autres encore sont sur ses affluents.

La Saint Antoine.

Le soir du 13 Juin nous étions de nouveau à *Bella Vista* chez les Albuquerque: on nous avait attendus pour la fête de S. Antoine (2).

(1) A Valsalice, près la tombe du Vénéralre Don Bosco, se trouve le Séminaire Salésien: on y a constitué un musée ethnographique des diverses Missions Salésiennes.

(2) Chacun sait que St. Antoine de Padoue est Portugais d'origine. Aussi au Brésil comme en Portugal, a-t-on pour lui une grande dévotion; il y est appelé St. Antoine de Lisbonne du nom de sa ville natale.

Nous avons récité le chapelet, après lequel j'ai fait une petite instruction de circonstance.

Singuliers confirmands — Un mariage — Un époux malchanceux.

Le 14 j'avais administré à plusieurs le sacrement de la Confirmation quand une jeune fille d'environ 15 ans se présente pour être confirmée à son tour. Je l'engage à se confesser et elle le fait. Il en vient alors une autre de 18 ans qui a été marraine illicitement, puisqu'elle n'est pas confirmée; je la confesse également; une troisième survient de 18 ans aussi, elle est déjà mariée et veut être confirmée. Je la prépare encore; mais voilà que les deux dernières me disent qu'elles n'ont pas été non plus baptisées. Tableau!... Je les ai instruites du mieux que j'ai pu et les ai baptisées; puis, j'ai donné la confirmation à toutes les trois... Ces pauvres chrétientés sont demeurées si longtemps à l'abandon qu'une telle ignorance s'explique.

Voici un autre exemple de ce défaut d'instruction:

A *Jucaby* près de *S. Gabriel* il se présente entr'autres deux fiancés qui veulent se marier. Je leur dis qu'ils auront à se confesser d'abord: ils acceptent. Je m'assieds et j'appelle le futur; il s'avance. Je lui fais signe de se mettre à genoux: il s'assied sur ses talons.

Je le lui répète et le prends par un bras, pour l'aider à prendre cette posture; il s'assied par terre. Alors je me mets à genoux moi même et le place à côté de moi, voyant bien qu'il n'y avait pas d'autre moyen; mais quand je me lève pour m'asseoir, il se lève lui aussi et s'assied à côté de moi.

Cette fois je ne le dérange plus et lui dis de faire le signe de la croix... mais il ne sait rien. Il a fallu se contenter de sa bonne volonté.

Vient ensuite la fiancée, et ce sont à peu près les mêmes scènes... Je l'interroge; elle me répond tout haut dans un jargon auquel je ne comprends rien, mais le mari qui est au fond de la chapelle comprend tout, puisqu'il la reprend de loin et a l'air de rectifier... je ne suis pas plus éclairé pour cela. Je coupe court à cette scène et bénis leur union.

Aurais-je dû agir autrement? Je ne le crois pas: ils sont déjà chrétiens, et à tout prendre il vaut mieux qu'ils aient la grâce du sacrement qu'ils ont désirée.

Mais ce sera un travail que de les instruire!

A propos de mariages, en voici une autre d'un caractère plus plaisant. Le fait s'est passé quelques jours plus tard à *S. José*. Un jeune homme voulait profiter de mon passage pour se marier. Il demande la main de la cuisinière

de M. Raymond Lopez, chez qui je suis hospitalisé; celle-ci refuse; il s'adresse à une autre, même accueil. Alors il demande une jeune fille de onze ans que je venais de baptiser; celle-ci accepte volontiers. Il va aussitôt trouver le M. Lopez, pour qu'il intervienne auprès du Missionnaire; mais il reçoit pour réponse que le Missionnaire ne marie pas une enfant de 11 ans. Le pauvre garçon supplie son maître: il assure qu'il considèrera la jeune fille comme une sœur pendant plusieurs années, et elle même y consent... De guerre lasse, il vient me trouver et il se tranquillise quand je lui dis que je reviendrais au moment voulu pour bénir son mariage.

Les bases de la nouvelle Mission.

A S. *Gabriel* où j'ai passé plusieurs jours j'ai pu établir les bases du futur siège central de notre Mission. On nous cède un terrain assez vaste autour de la Chapelle: mais nous aurons à lutter contre les fourmis qui sont le fléau de ces régions; et pourtant c'est du sol ici comme au Matto Grosso que le missionnaire devra attendre la majeure partie de ses ressources.

A l'extrémité du terrain qui nous est accordé se trouve un petit mamelon. Je compte y élever une croix, signe de rédemption pour ces régions abandonnées.

A Manaos — Mon professeur de langue indienne.

Au retour j'ai eu le regret de ne pouvoir faire que quelques haltes dans le bas Rio Negro. Partout où notre bateau passait on m'attendait, on voulait que je descende; mais je ne devais pas m'attarder davantage. Du reste on retournera bientôt définitivement. A *Boa Vista* où j'étais le 1^{er} Juillet j'ai trouvé la chapelle la mieux tenue de toutes celles que j'ai vues dans mon voyage, mais aussi le groupe de fidèles le plus religieux.

Le 10 Juillet, je rentrais heureusement à *Manaos* où l'accueil le plus cordial m'attendait. Dans ces deux mois et demi, j'avais administré 204 baptêmes, administré à 50 personnes le sacrement de Confirmation, béni 13 mariages et confessé et communiqué un certain nombre de fidèles.

Ce n'est pas beaucoup, mais c'est bien quelque chose déjà pour qui ne connaît pas encore la langue de ces peuplades. Heureusement, à *Bella Vista* M. Albuquerque m'a présenté sur ma demande un excellent enfant, Syrus Alvès, qui connaît le Portugais et l'Indien; son père est Brésilien et sa mère de la tribu indienne de *Barès*. Il m'a déjà initié quelque peu à l'idiome

de son terroir: en échange je lui ai enseigné les premiers éléments de notre sainte religion; le 16 août en l'anniversaire de la naissance de Don Bosco il a été baptisé à *San Paolo* par Mgr Benoît Alves de Souza, Vicaire Général; M. François Rodriguez président de l'Etat et sa fille ont accepté d'être parrain et marraine: il a ensuite à Turin fait sa première communion le 19 septembre, dans le sanctuaire de N. D. Auxiliatrice, au cours des fêtes commémoratives du décret (1) par lequel fut instituée la fête de N. D. Auxiliatrice.

Tout nous fait espérer qu'il deviendra pour nous un précieux auxiliaire.

Un incident qui aurait pu tourner au tragique.

A S. *Luis* capitale de l'Etat du Maraïon j'étais descendu avec un Père Jésuite qui avait pris le bateau à *Bélen de Para* et se rendait à *Bahia*; nous voulions présenter nos devoirs à l'Evêque de cette ville. Quand nous avons dû remonter à bord, la marée était basse et la barque qui nous portait est renversée par le vent qui souffle avec violence. Le Père réussit pourtant à se cramponner sur la coque de la barque. Je me dégage de mon mieux et saisis par le pied le Révérend Père, On accourt avec des barques; on nous entoure et nous voilà rescapés. Il n'y eut de perdu qu'un parapluie; mais il y avait, paraît-il, danger d'être happé par les requins, nombreux dans ces parages; ainsi, le surlendemain, un peu plus bas, à la Fortaleza, capitale du Céara, notre bateau était à peine arrêté que nous en avons vu apparaître quatre dont l'un a pu être pris à l'appât par les mariniers.

A *Rio de Janeiro* j'ai vu le Cardinal Archevêque, le Nonce Apostolique, les députés et les sénateurs de l'Etat des Amazonas, le ministre de l'Agriculture; tous ont pris le plus vif intérêt au récit de mon voyage et m'ont assuré leur appui.

A *San Paolo* a eu lieu, comme je l'ai dit, le baptême du jeune Syrus en la solennité du centenaire de Don Bosco.

Et maintenant nous espérons arriver à faire fleurir la foi et la civilisation dans ce nouveau champ, qui nous est ouvert. Que la grâce de Dieu et la charité de nos Coopérateurs nous viennent en aide!

JEAN BALZOLA, *prêtre,*
Missionnaire salésien.

(1) Voir le texte de ce décret dans notre numéro d'Octobre-Décembre 1915.

VIE DU VÉNÉRABLE JEAN BOSCO

Par l'Abbé J. B. LEMOYNE

➤ PRÊTRE SALÉSIEN ➤

CHAPITRE IX (suite)

Le brave homme se disait que Jean pourrait faire un bien considérable dans la contrée: il était fâché de la perte que Châteauneuf allait faire; aussi pendant le repas, chercha-t-il de le persuader de renoncer à une idée, qui lui paraissait trop prématurée.

Il semble qu'il lui ait aussi donné le conseil de consulter Don Cafasso, et c'est bien là ce qu'il pouvait lui dire de mieux. Ensuite il va chez Don Cinzano qui lui conseille de voir le maire de Châteauneuf, M. Pescarmona; celui-ci à son tour lui parle d'un propriétaire généreux M. Sartoris; et il reste entendu que chacun des trois verserait chaque mois 7 francs pour son recommandé jusqu'à la fin de cette année.

Jean retourne donc à Chieri; puis à la première occasion il se rend à Turin auprès de Don Cafasso qui était à la Maison S. François d'Assise (1). Il lui expose son cas; le conseil qu'il reçoit et de ne pas entrer chez les Franciscain,

— Continuez tranquillement vos études; allez au Séminaire, et tâchez de correspondre aux desseins de la divine Providence à votre égard.

Est-ce que le Vén. Cafasso aurait déjà connu dès lors toute la mission qui était réservée à Jean?

Marguerite à la nouvelle de cette dernière détermination de Jean se montra également satisfaite: — « L'essentiel, disait-elle, c'est qu'il fasse la volonté de Dieu! »

Il semble que cette divine volonté manifestait de nouveau ses desseins à Jean, par un autre songe. On lit dans ses Mémoires: « Le songe de Murialdo se reproduisit quand j'avais 19 ans, et bien d'autres fois dans la suite ». Cette fois il lui avait semblé voir un mystérieux personnage vêtu de blanc, de qui émanait une lumière éblouissante: il conduisait une foule innombrable d'enfants, et lui adressait ces paroles:

— Viens ici, mets-toi à la tête de ces enfants et conduis-les toi même.

— Mais je ne suis pas capable, moi, de diriger tout ces enfants et de les instruire!

L'auguste personnage avait insisté impérieusement, jusqu'à ce que Jean eût obéi à ses ordres et se fût mis à la tête de cette multitude d'enfants.

Pour toutes ces raisons il remit à plus tard

(1) Maison où les jeunes prêtres habitaient en commun pour fréquenter des conférences de théologie morale-pastorale.

d'entrer chez les Franciscains; et le cœur toujours plein de l'idée de la vie religieuse, il poursuivit ses études, qu'il n'avait du reste pas interrompues dans l'intervalle.

En cette année 1834, sa virtuosité de gymnaste donna occasion à un fait singulier. Il y en avait à Chieri qui disaient monts et merveilles d'un saltimbanque qui avait donné le spectacle d'une course à pied et traversé la ville d'une extrémité à l'autre en deux minutes et demie. Il réservait pour le Dimanche suivant des jeux nouveaux et extraordinaires: les enfants couraient à lui; ils abandonnaient presque tous Jean qui n'en avait que très peu à conduire à l'église, ce qui l'affligeait beaucoup. Il essaya bien de faire comprendre à ses petits amis que c'était mal de leur part de rester autour de ce charlatan, mais peine perdue. Il délégua quelques personnes auprès de lui, pour l'engager à suspendre ses jeux, tout au moins pendant les offices à Saint Antoine; mais le mécréant n'avait fait que rire de cette proposition, et plein de confiance dans son habileté, il s'était vanté de l'emporter en adresse sur toute la jeunesse du collège.

On pouvait le défier, il était sûr de la victoire. Les collégiens se jugèrent offensés de ces propos; on en fit une affaire de corps, et on discuta sur le moyen d'obliger le charlatan à retirer cette insulte.

Tous les regards se portaient sur Jean, et lui ne pouvait s'empêcher de faire cause commune avec ses camarades; agir autrement c'était les offenser; il prévoyait d'ailleurs qu'il aurait là un nouveau moyen d'avoir plus d'influence sur eux. Il nous a dit du reste qu'il avait agi comme on va voir, par condescendance pour ses camarades.

Sans prendre garde aux conséquences de ses paroles, il déclara que pour faire plaisir à ses amis, il accepterait de se mesurer avec le charlatan à la course, au saut et à n'importe quel jeu ou tour de gymnastique. La chose est bientôt rapportée au saltimbanque qui accepte le défi, plein de mépris pour celui qui l'avait porté. La jeunesse applaudit son champion qui se voyant ainsi engagé s'en console par la pensée que s'il est victorieux, son adversaire, humilié, décamperait sans retard.

Le bruit se répand dans Chieri « qu'un collégien a défié un coureur de profession! » La lice est l'allée Porte de Turin. Vingt francs

sont le montant de l'enjeu. Jean ne les a pas; mais plusieurs de ses amis, de familles aisées, qui appartiennent à la *Confrérie de la gaité*, ont vite fait de trouver cette somme. Tous les jeunes gens des collèges et une foule considérable viennent assister à la course; on choisit les arbitres. Jean enlève sa veste pour être plus libre de ses mouvements; puis il fait le signe de la croix et se recommande à la sainte Vierge, comme il le faisait d'habitude en toute occasion même de la moindre importante. La course commence; le rival gagne d'abord de l'avance; mais le Serviteur de Dieu l'a bientôt rejoint puis le dépasse tellement que l'autre s'arrête à mi chemin se déclarant vaincu.

— Je te défie au saut, dit-il alors, et j'aurai le plaisir de te voir bien trempé dans un fossé: cette fois je parie 40 francs et plus encore si tu veux.

Les collégiens qui avaient misé la première fois acceptent ce nouveau défi. Le charlatan choisit un endroit près du petit pont d'un bief.

Les compétiteurs entourés d'une foule compacte s'en vont vers le point choisi. Le fossé était large et plein d'eau. Le charlatan saute le premier et atteint jusqu'au mur d'en face: on ne pouvait pas aller plus loin et il dut même s'accrocher à un arbre pour ne pas tomber dans le fossé. Tout le monde était en suspens et se demandait ce que Jean pourrait bien faire, car il paraissait impossible de se porter au delà du point où le charlatan était arrivé.

Son ingéniosité le tira d'affaire: il fit le même saut que son adversaire, mais avec cette différence que s'étant projeté avec les mains sur le mur d'en face, il sautait encore au delà du parapet. Les applaudissements furent unanimes.

— A une autre, dit le charlatan avec dédain; choisis le tour d'adresse que tu voudras.

Jean accepte et choisit la baguette magique la pari est de 80 francs.

Il prend une baguette, la surmonte d'un chapeau; puis il en appuie l'autre extrémité sur la paume de la main; ensuite sans la toucher de l'autre main, il la fait sauter sur la pointe du petit doigt, de l'annulaire, du médius, de l'index, du pouce, sur les articulations des doigts, sur le coude, l'épaule, le menton, les lèvres, le nez, le front; enfin, il la fait revenir au point de départ en sens inverse.

— Je n'ai pas peur de perdre dit alors le charlatan, c'est mon jeu favori. Il prend la même baguette; il la fait courir avec une merveilleuse dextérité jusqu'aux lèvres, mais comme il avait le nez un peu long, un heurt survient, l'équilibre est rompu et il doit saisir la baguette pour ne pas la laisser tomber à terre.

Le pauvre homme qui voit s'envoler toute sa fortune, s'écrie presque en fureur:

— J'accepterais n'importe quelle humilia-

tion, mais jamais d'être battu par un collégien. J'ai encore cent francs, je les parie: ils seront à celui de nous deux qui mettra les pieds le plus près de la cime de cet arbre; et il montre un ormeau sur le bord de la route.

Les étudiants et Jean acceptent cette fois encore: on éprouvait de la compassion pour lui, et beaucoup auraient voulu qu'il gagne au moins cette fois, car on ne voulait pas le ruiner. Le charlatan se met le premier à grimper, et agile comme un écureuil, il arrive si haut qu'à monter encore, il aurait fait courber la tige et l'aurait cassée. Tout le monde disait qu'on ne pouvait faire davantage.

— Cette fois, tu as perdu, disait-on de divers côtés à Jean.

Mais il essaya quand même. Il grimpa jusqu'au point où l'on pouvait arriver sans faire ployer l'arbre: puis se tenant avec les mains, il fait l'arbre droit avec son corps; ses pieds atteignent environ un mètre plus haut que son concurrent et dépassent même la pointe de l'arbre. On ne saurait décrire les acclamations de la foule, la joie des camarades, le triomphe et la satisfaction du vainqueur et aussi la colère du saltimbanque!

Heureusement pour lui qu'au milieu de son chagrin les collégiens voulurent lui donner quelque consolation. Touchés de compassion, ils lui proposèrent de lui rendre son argent à condition qu'il leur paye un dîner à l'auberge dite du Mulet; Il accepte avec reconnaissance, et les camarades de Jean au nombre de 22 vont faire un bon petit dîner qui coûtait bien 45 francs au charlatan, mais lui permettait d'en recouvrer encore 195. Ce fut là un jour de grande liesse pour tous et de gloire pour Jean. Parmi les témoins de cette lutte se trouvait le sonneur de la Cathédrale, Dominique Pogliano; il a dit en particulier que le saut du fossé avait été fait avec une telle précision que Jean paraissait porté par un ange.

Tout le temps de ses études, Jean continua à mettre à profit cette dextérité pour se mêler aux réunions de ses camarades ou de ses connaissances, quand il craignait qu'on se livre à des discours inconvenants. Avec quelques mots aimables, il commençait par les distraire; puis leur proposait quelque tour curieux. Par exemple, il les défiait de prendre un sou à terre avec le petit doigt et l'index de la même main, à s'arc-bouter en arrière jusqu'à ce que la tête touche à terre, à tenir les pieds joints pour se courber jusqu'à terre et la baiser, sans s'appuyer avec les mains, etc. Ceux qui avaient accepté le défi essayaient de réussir; et les autres riaient de bon cœur de toutes leurs contorsions; tandis qu'on était ainsi occupé, on ne songeait plus aux propos de tout à l'heure, et on ne se retirait pas sans emporter quelque bonne pensée.

Le lecteur qui voit notre héros si habile aux jeux d'adresse, si hardi à relever un défi, si dégagé un milieu de la foule, va croire peut être qu'il avait des allures très libres, des manières de vantard. Il n'en était rien.

Des prêtres exemplaires qui furent ses disciples nous ont raconté qu'il avait étant encore enfant les mêmes manières qu'à soixante dix ans, aimable, digne, réservé dans ses regards et sa tenue, sobre dans ses paroles. Quelques uns d'entre eux, qui étaient venus le voir à l'Oratoire, après de longues années de séparation disaient en sortant de sa chambre:

— Il n'a pas changé: c'est toujours celui d'autrefois, à Chieri!

A la fin de l'année d'humanités (1833-1834) le professeur Lanteri vint de Turin pour présider aux examens. Le Serviteur de Dieu alla aussitôt lui rendre visite.

— Que voulez vous mon ami? lui dit Lanteri.

— Pas grand chose... que vous me donniez de bonnes notes!

— Voilà qui est parler franc, dit le professeur en souriant.

— Mais je le dis sérieusement: c'est que voyez-vous je suis l'ami du professeur Gazzano.

— Bien vrai? Alors nous serons amis nous aussi.

— J'en suis enchanté! Mais il faut que vous sachiez que le professeur Gazzano m'a donné de bonnes notes.

Le jour de l'examen, Jean était admirablement préparé. Interrogé sur le grec, il répondit à merveille. Alors le professeur Lanteri prend un volume des œuvres de Cicéron.

— Que veux-tu que nous expliquions dans Cicéron?

— Ce que vous voudrez.

Le professeur ouvre le livre au hasard et tombe sur une page des *Paradoxes*.

— Veux-tu traduire? dit-il.

— Volontiers et même si vous voulez, je peux vous le réciter par cœur.

— Pas possible!

Jean se met à réciter le titre en grec et continue.

— Suffit, suffit, dit bientôt le professeur au comble de la surprise; donne-moi la main. Je veux que nous soyons amis et pour tout de bon. Et il se mit à causer amicalement avec lui de choses étrangères à l'examen.

Les professeurs du Vénérable, le Dr. Banaudi en particulier lui avaient conseillé de demander à subir l'examen d'admission à la philosophie; c'est ce qu'il fit et avec succès. Mais il aimait beaucoup la littérature; aussi après réflexion se décida-t-il à terminer régulièrement ses classes en faisant la rhétorique. Quelques professeurs qu'il avait consultés l'encouragèrent dans cette résolution, parce

qu'il pouvait ainsi se perfectionner dans l'art d'écrire et acquérir une plus grande pureté et propriété de langage. Est-ce que Jean prévoyait qu'il serait un jour appelé à servir Dieu par la plume et que ses écrits aimés du peuple seraient le salut d'un grand nombre d'âmes?

De retour à la maison, il se mit comme aux vacances précédentes à rendre service à Joseph à la ferme du Sussambrino, sans négliger ses chères études et les réunions des jeunes amis. Or au commencement même des vacances, tandis qu'un livre à la main il conduisait vers le fond de la vallée une vache aux pâturages, il rencontre le nouveau curé de Châteaneuf, Don Cinzano qui allait voir un malade. Le Curé est surpris des allures de ce jeune homme qu'il voyait pour la première fois: il lui demande qui il est, et ce qu'il compte devenir. Quand il sait qui c'est là ce Jean Bosco dont lui a déjà parlé Evase Savio, il se met à l'interroger plus en détail sur ses études, sur son désir d'arriver au sacerdoce; cet entretien lui cause tant de plaisir que repassant par là quelques jours après, il veut encore lui parler et l'interroger. L'esprit ouvert et les sentiments profondément chrétiens de ce jeune homme lui font concevoir les plus belles espérances, il lui dit:

— Je ne suis pas encore installé à Chateaneuf, parce que je dois souvent m'absenter. Si tu veux venir à la Cure pour la garder et en être comme le portier, je te donne le logement. Je te fournirai le pain et Marie Febraro te préparera un peu de soupe. Tu pourras ainsi étudier tout à loisir.

Jean accepte avec le plus grand plaisir. Cette rencontre coupa court à un projet qui se formait dans l'esprit de Jean. La gloire de Dieu et le salut des âmes faisaient toujours l'objet de ses désirs, et il caressait alors l'idée de se consacrer aux Missions étrangères; il s'y serait dévoué d'autant plus volontiers que l'œuvre à peine naissante de la *Propagation de la Foi* était déjà répandue en Piémont. Sans la certitude que son curé l'aiderait pour ses études, il se serait fait missionnaire. Et ce n'était pas une simple velléité. Dieu se servait des contrariétés humaines pour faire naître et développer en lui un désir qui finira par se traduire en acte. Jean devait être plus qu'un religieux et un missionnaire; il devait fonder des Instituts religieux et de vastes missions dans les pays lointains.

Ces vacances, il les passa donc en grande partie à la Cure où il se rendait utile de son mieux. Le Curé qui admirait sa piété et était un ami des lettres causait souvent littérature avec lui et lui ouvrit de nouveaux horizons. Dès cette époque s'établit entre le pasteur et le jeune étudiant une douce intimité familiale.

Après tant d'années de lutte, la Providence faisait trêve avec ses épreuves. (A suivre)



NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO

CHINE.

Une tournée au Sud de la Mission de Heung-Shan.

(Lettre de Don Versiglia).

Macao, 24 Juillet 1914.

Très Révérend Père Supérieur,

J'étais à Heung-Shan quand je reçois la nouvelle que Don Canazei était un peu fatigué. Je pense à aller le suppléer pour quelques jours.

Je pars avec Don Olive, mais pour nous séparer après deux heures de chemin et aller chacun dans une direction différente.

Le voyage a duré six heures. Nous avons changé plusieurs fois d'embarcation; enfin on est arrivé à notre avant dernière station, vers le Nord, celle de Tam-Chiao; c'est une petite chrétienté naissante confiée précisément à notre Don Canazei qui s'est mis au travail avec une grande ardeur. La chapelle et la résidence sont réunies dans une maison qu'un fervent chrétien a mise à notre disposition.

Je ne m'attarderai pas à décrire la cérémonie qui du reste fut des plus simples; mais je dois dire que je suis resté édifié de la piété de ces braves gens qui ont eu le courage de rester à l'église trois heures et demie de suite et y seraient restés davantage.

Le lendemain, dimanche, je dis la messe de bonne heure, parce que j'avais l'intention de visiter un village de trente mille habitants, Tai-Wong-Po, où il y a quelques familles de catéchumènes. Je me mis en route sur une petite barque avec le catéchiste et un chrétien.

Nous passons au milieu de champs immenses, couverts d'arbres fruitiers, de riz, de bananes, de palmiers dont les feuilles servent de toiture aux cabanes; d'autres champs sont peuplés de mûriers pour la culture du vers à soie. Nous traversons encore diverses plaines; et saluant de gros villages situés au pied des collines, nous arrivons à notre but après trois heures de voyage.

Nous ne pouvions pas tomber plus mal. Personne dans les maisons; pas même le maître d'école, un catéchumène; il avait, lui aussi, donné vacance à ses élèves.

Voyant nos recherches inutiles, nous remon-

tons en barque et revenons en arrière; après une heure, à un endroit où le fleuve s'élargit à vue d'œil, nous voyons venir sur nous à toute vitesse une barque semblable à la nôtre.

Le bateliers pâlisent « *les pirates, les pirates!* » murmurent-ils entre les dents; le catéchiste et le chrétien sans rien dire prennent l'un le chapelet, l'autre le crucifix; et moi je me recommande avec ferveur à Marie Auxiliatrice!

Tout d'un coup la barque qui nous poursuivait s'arrête un peu indécise puis rebrousse chemin rapidement et va se cacher dans une petite baie. Qu'était-il arrivé? Je n'en sais rien. Peut être avaient-ils vu des soldats? Quoi qu'il en soit nous avons remercié avec effusion notre bonne Mère du ciel de nous avoir préservés de cette fâcheuse rencontre.

A peine de retour à la maison, une autre attaque m'attendait, mais d'un genre différent. Je vois devant moi une bonne catéchumène avec un enfant sur le dos, à la façon des femmes chinoises; sur les bras elle en a un autre un peu plus grand; un troisième d'environ dix ans se tient à sa robe. La pauvre femme pleurait à chaudes larmes.

— Père, me dit-elle en me désignant son aîné, cet enfant est à moi, et il n'y a plus personne pour penser à lui. Je suis restée veuve peu d'années après mon premier mariage; me trouvant seule avec cet enfant, sans moyens d'existence, j'ai dû songer à me remarier. Mais mon second mari contrairement à ses promesses, ne le veut pas à la maison; la grand' mère, seule parente qui nous reste est pauvre et malade, et ne peut même pas pourvoir à ses propres besoins. Ce petit va de droite et de gauche mendier un peu de nourriture, et ainsi il devient nécessairement méchant. Il n'a plus de père; et moi qui suis sa mère, je suis traitée comme une bête de somme...

La pauvre femme pleurait, et le petit qui s'était attaché à mes habits me disait:

— Père, conduis-moi avec toi à l'Orphelinat de Macao; je suis méchant, c'est vrai; mais je me ferai chrétien et je deviendrai meilleur!

En même temps les yeux vifs du petit se remplissaient de larmes et laissaient entrevoir une nature bonne bien que grossière et inculte.

— C'est entendu, ai-je dit à la mère, puisqu'il n'a plus de père, désormais je serai le sien; mais j'en veux avoir toute l'autorité; me la transmets-tu?

— Oui.

— Eh bien, vois tu, l'Orphelinat est déjà bondé d'enfants, mais il viendra quand même avec moi à Macao pour s'habituer à vivre chrétiennement et apprendre un métier avec lequel gagner son pain.

— Et au petit:

— Ta maman te laisse venir avec moi et toi tu le désires; mais fais attention que si je dois te servir de père, je veux te corriger et te châtier quand ce sera nécessaire.

— Oui, oui, répond-il, en se serrant contre moi, châtie moi toutes les fois que je ferai le méchant!

Pauvre petit! Maintenant il est à l'Orphelinat content comme un prince. Il est trop petit pour être mis au travail; aussi va-t-il seulement en classe; mais il est très appliqué et satisfait à tous ses devoirs: quand son fonds sauvage se réveille à l'occasion de quelque dispute avec les camarades, il tâche de se dominer. Chaque fois que je parais dans la cour, il me vient au devant tout joyeux, et quand je reviens après quelques jours d'absence, il m'accable de questions:

— Où es-tu allé?... Qu'est-ce que tu as vu?... Quand es-tu revenu?...

Mais la question qu'il ne manque jamais de me faire chaque fois est celle-ci:

— Quand est-ce que tu me baptises?

Qui sait si parmi nos généreux bienfaiteurs il ne s'en trouverait point qui fût heureux d'adopter quelqu'un de ces petits Chinois encore païens pour les voir devenir chrétiens, leur transmettre leur nom au saint Baptême et pourvoir à leur éducation dans l'Orphelinat?...

Nous aurions amplement de quoi les satisfaire, il suffirait de *sept cents francs* pour achever la formation professionnelle d'un élève.

Le jour des morts, selon l'indult accordé aux Portugais, (1) j'ai célébré les trois Messes pour les défunts. Mes Chinois en ont été ravis, car ils sont déjà par tradition très fidèles au culte des trépassés.

Le jour même je retournai à Seak-Kei quelques jours après j'en repartis avec Don Pedrazzini, le maître d'école et deux serviteurs.

Notre *Sin Sang* ou maître chinois était d'abord passé du paganisme au protestantisme; mais ne s'y trouvant pas satisfait, il est devenu catholique. Comme il connaît toutes les chicanes des protestants, il nous rend de grands services pour la prédication; en même temps jaloux de la pureté de sa langue, il ne se détache

jamais de Don Pedrazzini dont il espère faire un habile sinologue. Il a le don de la parole, n'a pas de respect humain; aussi à peine arrive-t-on dans un village il fait apporter une chaise pour le Missionnaire, une autre pour lui même. S'il y a peu de monde il s'assied; s'il y en a beaucoup, il monte sur la chaise et se met à prêcher, acceptant même sans crainte la discussion. Plusieurs fois déjà les ministres protestants ont voulu discuter avec lui; mais il finit toujours par en avoir raison.

Nous avions marché tout le jour sans incidents, allant de village en village, et partout le catéchiste avait fait ses conférences; le soir nous entrons dans un village sans savoir où nous irions passer la nuit. Nous passons devant une aire où l'on battait le riz.

— *Buenas noches!* dit en espagnol Don Pedrazzini, pour donner un salut quelconque.

— *Buenas noches!* répond une voix dans la même langue.

Un peu surpris nous demandons.

— Êtes vous chrétien.

— *Y como no!* (et pourquoi pas!) répond l'autre.

— Êtes vous marié?

— J'ai femme et enfants.

— Catholiques.

— *Y como no?*

Nous parlions encore avec cet homme, quand un petit court à la maison en criant:

— *Mamma, mamma, Uegó el Padrecito... el Padrecito!* Maman, maman le Père est arrivé! — et un moment après il revient, nous prend par la main et cherche à nous emmener dans la maison. Nous le suivons; et une jeune femme nous vient au devant; elle n'a guère plus de trente ans; on la dirait le portrait de la douleur, quoique les rides profondes que la souffrance a tracées sur son front n'aient pas encore fait disparaître de son visage comme de son extérieur un certain air de noblesse. C'est une pauvre Equatorienne; un riche Chinois qui s'est fait chrétien pour l'épouser a abusé de sa confiance. Quand elle est venue avec lui en Chine, elle a trouvé que son soi-disant époux avait déjà une autre femme.

— Il y a six ans dit-elle que je suis ici, et tout ce temps n'a été qu'un long martyre. Ce qui m'afflige le plus, c'est la fausse situation dans laquelle je me trouve vis à vis de celui que je croyais mon légitime époux; sans la pensée de Dieu et l'amour que je porte à mes enfants, je me serais depuis longtemps donné la mort.

— Combien as-tu d'enfants?

— Trois garçons et une fille.

Don Pedrazzini s'est mis à causer avec les petits qui, alertes, folâtraient autour de lui. L'un

(1) C'est l'indult que S. S. le Pape Benoît XV a étendu l'année dernière à l'Univers catholique.

d'eux plus hardi que les autres veut savoir ce qu'est ce cordon qu'il porte au cou et rentre ensuite sous le vêtement; et il tire le Crucifix. Aussitôt les autres le saisissent avec empressement le baisent avec tant de transports que les larmes nous viennent aux yeux. Les pauvres petits! Et leur mère?... Comment faire pour leur venir en aide? Ce sont là des cas où nous ne savons réellement que résoudre.

Cependant je dis à cette femme:

— Ne pourrais-tu pas t'en aller?

— Sans doute je le pourrais, et je crois qu'on ne m'en empêcherait pas. Mais mes enfants! A aucun prix on ne me les laisserait. Tu voudrais que je les abandonne? Mais aurais-je même assez de force pour imposer silence aux sentiments de la nature, comment pourrais-je les abandonner dans ce milieu païen aux mains de leur père qui est maintenant un rénégat?

Ils sont tous chrétiens. Vois leur air ingénu: ils sont encore innocents, parce que je veille sur eux. Je les instruis moi même dans la religion et leur apprends leurs prières; mais au prix de quelles fatigues, Dieu seul le sait; car sur ce point je n'ai pas toujours la liberté qu'il faudrait. Oh! Père ma situation est trop dure...

Sur ces mots elle éclate en sanglots. Alors les enfants qui jusque là étaient joyeux, ne songeant qu'à s'amuser avec Don Pedrazzini, à la vue de la maman qui pleure, deviennent tout à coup sérieux; ils laissent le Missionnaire pour venir auprès de la maman.

— Pourquoi pleures-tu? Tu n'es pas contente que le Père soit venu nous rendre visite. Il nous fera dire nos prières, et nous, nous demanderons au bon Dieu qu'il nous fasse devenir sages.

Nous étions tous émus. La pauvre maman faisant effort pour se dominer, les baise au front et me dit :

— Tu vois, Père, comment pourrais-je les laisser! Allez, dit-elle aux petits, allez vous amuser avec le *Padrecito!*

— Non, maman. Nous ne pouvons pas être contents si tu pleures.

— Eh bien, je ne pleurerai plus!

Et elle esquisse un sourire.

Alors les petits retournent auprès de Don Pedrazzini, tandis que je continue à causer avec la mère, pour m'informer exactement de sa situation, et je fais de mon mieux pour la consoler.

Cependant la nouvelle de notre arrivée s'était répandue, et une autre femme, étrangère elle aussi nous salue en nous baisant la main.

— C'est mon amie, dit l'autre; nous sommes du même pays, et nous nous trouvons dans les mêmes conditions; elle a deux filles et un garçon qui sont chrétiens eux aussi; son mari, ou pour

mieux dire son maître, est pire que le mien: il la traite comme une esclave.

La pauvre femme! Je m'aperçus que la douleur et les privations lui avaient altéré le moral; elle paraissait ne pas se rendre compte de sa condition.

Après elle, il nous arriva encore nombre d'enfants garçons et filles, une trentaine environ, tous nés en Amérique. Quelques uns venus en Chine déjà grandets n'avaient pas oublié l'Espagnol et savaient quelques prières en cette langue. D'autres qui étaient venus trop jeunes ne parlaient que le Chinois; la plupart demeurés orphelins et abandonnés, ne se rappelaient rien, sinon qu'ils étaient chrétiens, et encore parce qu'on le leur avait dit.

Pouvait-on laisser ces petits malheureux? il faut les instruire dans la religion. Quelques garçons ont déjà été admis dans l'Orphelinat de Macao; nous tâcherons de prendre aussi les autres; mais les petites filles? Il serait absolument nécessaire d'ouvrir pour elles une petite école avec une maîtresse chrétienne; et nous le ferons le plus tôt possible: il faudra pouvoir compter au moins avec sur vingt-cinq francs par mois. Et pour cette pauvre mère? Nous verrons si la Providence nous montre quelque issue.

Il fut décidé qu'on passerait la nuit en cet endroit: ce fut un touchant spectacle de voir après souper tous ces pauvres chrétiens se réunir pour réciter leurs prières avec nous. Depuis leur départ d'Amérique ils n'avaient jamais eu la joie d'ouïr leur voix à celle d'un prêtre.

Le lendemain matin, ils voulurent tous assister à la sainte messe qui fut célébrée dans une salle privée. Avec quel bonheur ces pauvres femmes auraient fait la Sainte Communion.

En continuant notre voyage, nous avons pu constater que malheureusement il n'était presque pas de village où il n'y ait quelqu'une de ces infortunées femmes Américaines, du Pérou, de l'Equateur, de la Californie, toutes chargées d'enfants moitié chrétiens moitié païens, parce que s'ils sont baptisés il leur manque d'autre part l'instruction la plus élémentaire.

Après deux jours de voyage, nous arrivons à *Ma-Wam*, qui fait environ trente mille habitants. Il n'y était jamais venu de Missionnaire. A peine entrés dans le pays, nous sommes pour tous une cause d'étonnement.

Beaucoup nous suivent et se font mille questions sur notre compte; il semble qu'on nous prenne pour des espions européens. Il est certain que certaines expressions murmurées à mi-voix n'ont rien de bien rassurant. Mais bientôt le maître d'école prend la parole, explique ce que nous sommes, ce que nous voulons etc. etc.; alors on se rassure; on nous entoure, on nous

demande des explications à n'en plus finir; plusieurs nous invitent à entrer chez eux pour nous reposer et prendre un peu de thé, et manifestent le désir de s'instruire de notre religion.

Ma-Wam est un centre important, situé sur un des principaux bras du fleuve. Tous les jours il y a de gros bateaux qui passent par là traînés à la remorque, pour aller à *Seak-Kei*, à *Siu-Lam*, à *Tau-Mun*, à *Keng-Mun*, à *Jong-Kei*, à *Chau-Chuen* et ainsi de suite presque jusqu'à *Kan-ton*.

Il est donc souverainement important d'y ouvrir une résidence, afin de pouvoir se rendre facilement d'un point à l'autre de la Mission, sans être obligé de revenir chaque fois à Macao, avec une perte de temps considérable. Nous avons donc laissé le catéchiste dans le pays, afin qu'il cherche lui-même l'endroit le plus propice, et cela sans éveiller de soupçons; et nous sommes partis pour *Heung-Shan*, à cinq heures de marche, qui se sont ajoutées au cinq autres faites le matin. Puis, nous avons passé plusieurs jours à parcourir les villages environnants, en compagnie d'un autre catéchiste qui est attaché à cette ville.

J'ai revu avec plaisir le bon vieillard qui il y a six mois avait voulu se confesser. Ce pieux chrétien m'a accueilli avec grande joie et a voulu de nouveau se confesser.

— Je suis vieux, mon Père, et il est bon de se tenir prêt; je ne sais pas quand viendra la mort; du reste je n'ai pas si souvent l'occasion de te voir.

Au cours de nos visites, nous avons découvert un village unique en son genre, comme jamais nous n'aurions cru en rencontrer en Chine. Je croyais me trouver en présence de ces jardins et palais enchantés dont on parle dans les contes. Imaginez-vous donc un village entouré complètement d'un fossé vaste et profond, avec de hautes tours aux quatre points cardinaux. A chacune d'elles un pont-levis gardé par des soldats dont les armes et le costume rappellent à peu près les soldats européens. Nous arrivons à l'un de ces ponts, et un soldat nous demande poliment qui nous sommes et ce que nous voulons. Ayant reçu notre carte de visite, il court la présenter à l'officier et nous revient bientôt avec le permis d'entrer.

Nous nous sommes trouvés alors comme au milieu d'un immense jardin, parsemé de beaucoup de petites villas construites à la moderne, et divisé par des allées pavées avec du granit; une magnifique installation électrique, des lacs, des bosquets et des jardins avec des jeux de lumière enchanteurs. Presque au milieu se trouve un édifice majestueux à plusieurs étages, avec au sommet une plate forme en ciment, haute de six à sept mètres où l'on accède

par des échelles suspendues, qui peuvent être promptement retirées en cas de danger.

C'est la demeure du chef du village; comme il est fort riche, il tient à être en sécurité, car si les pirates s'emparaient de sa personne, ce serait une bonne capture dont ils ne se déferaient pas à moins de quelque cent mille francs. Le palais est muni de tout le *comfortable*: il a même sur la terrasse un magnifique jardin suspendu; là aussi est un puissant phare électrique destiné à éclairer tous les alentours pour prévenir un assaut nocturne.

Ce village est sûrement une singularité en Chine, et ma satisfaction de l'avoir visité a augmenté encore quand j'ai su que le possesseur en est ce richard qui il y a quelques années a invité notre musique instrumentale de Macao à venir jouer à un bazar de charité en faveur des victimes de l'inondation.

De *Heung-Shan* nous sommes retournés à Macao.

Je m'arrête bien aimé Père, de peur de devenir importun. J'espère toutefois que vous trouverez du plaisir à apprendre ce que font vos fils lointains. Et nos Coopérateurs sachant la vie que nous menons verront mieux notre pénurie et les besoins que nous avons.

Veillez nous bénir tous et me croire

Votre affectionné en N. S.

LOUIS VERSIGLIA, *pr.*

L'Orphelinat de Marie Immaculée à Macao.

24 Octobre 1915.

Peut être parmi nos chers Coopérateurs qui s'intéressent à nos œuvres de Chine, y en a-t-il qui se demandent ce que devient notre Orphelinat de Macao.

Eh bien, après deux années d'épreuves, il s'est reconstitué avec un nouveau personnel — l'ancien étant presque entièrement disséminé à travers la mission du *Heung-Shan*, — et dans un local plus vaste mis à notre disposition par S. G. Mgr l'évêque du diocèse; de plus, aux ateliers primitifs de cordonnerie et tailleurs se sont adjoints les ateliers de reliure et de tissage, une école typographique et une petite école commerciale.

Le nouveau local nous paraissait d'abord assez vaste, mais nous avons vu bientôt qu'il ne suffisait pas. Il est vrai que nous comptions recueillir 50 enfants la première année, et qu'il nous a fallu commencer de suite avec 60, puis 70, puis 80; maintenant après un an et demi nous sommes au 120ème; aussi la maison est devenue petite, beaucoup trop petite, d'autant plus que les demandes d'admission affluent de Macao

et des environs, de la part des païens comme des chrétiens.

Pour les païens on accepte de préférence ceux qui nous sont recommandés par les missionnaires; il y a là pour nous un moyen de nous concilier l'amitié des familles; le bien qu'on fait à leurs enfants les touche, et elles finissent aussi par devenir chrétiennes. Ainsi l'année dernière, pour la fête de Marie Auxiliatrice nous avons baptisé 12 élèves, et quelques uns des parents se font déjà instruire pour recevoir à leur tour le baptême.

De prime abord, il n'avait pas l'air rassuré sur notre compte; mais il a eu bientôt fait reconnaître la droiture de nos intentions; les manières polies et aisées de nos enfants l'ont gagné tout à fait. Il est alors passé à l'enthousiasme, a commandé des rafraîchissements pour tous et a voulu que le personnel dirigeant vienne dîner avec lui.

Dans nos grandes promenades, ce qui excite l'enthousiasme c'est notre musique instrumentale, qui est maintenant connue et appréciée dans presque tout le *Koang-Tung*; on veut



MACAO (Chine) — Un groupe des élèves de l'Orphelinat.

Le même fait s'est produit cette année; nous préparons beaucoup d'autres enfants qui donneront, il faut l'espérer, un bon résultat. Quelle ample moisson il y aurait à recueillir si nous disposions d'un local et de moyens suffisants pour accueillir tant d'autres enfants qui se présentent avec les meilleures dispositions!... En général les autorités locales nous favorisent de leur mieux.

Les autorités chinoises nous témoignent aussi la plus grande déférence. A *Seak-Kei*, capitale du département de *Heung-Shan*, nous avons été l'objet des amabilités du mandarin, chef du département, un jour que nous avons excursionné jusque-là.

l'avoir à toutes les fêtes civiles et religieuses des environs; elle a le pas sur toutes ses rivales.

Il n'y a pas longtemps elle a pris part à la fête du vingt-cinquième anniversaire de la fondation d'un collège important de la ville de Cin-San. Cette fête était admirablement bien organisée; on n'aurait pas fait mieux en Europe; le Comité était entièrement composé de personnes ayant fait leurs études à l'étranger. Nos musiciens ont admirablement bien rempli leur rôle et mérité les applaudissements unanimes. Après l'académie commémorative, il y a eu un concours de gymnastique entre quatre groupes. Le nôtre s'est présenté le premier, avec un programme si varié et exécuté avec

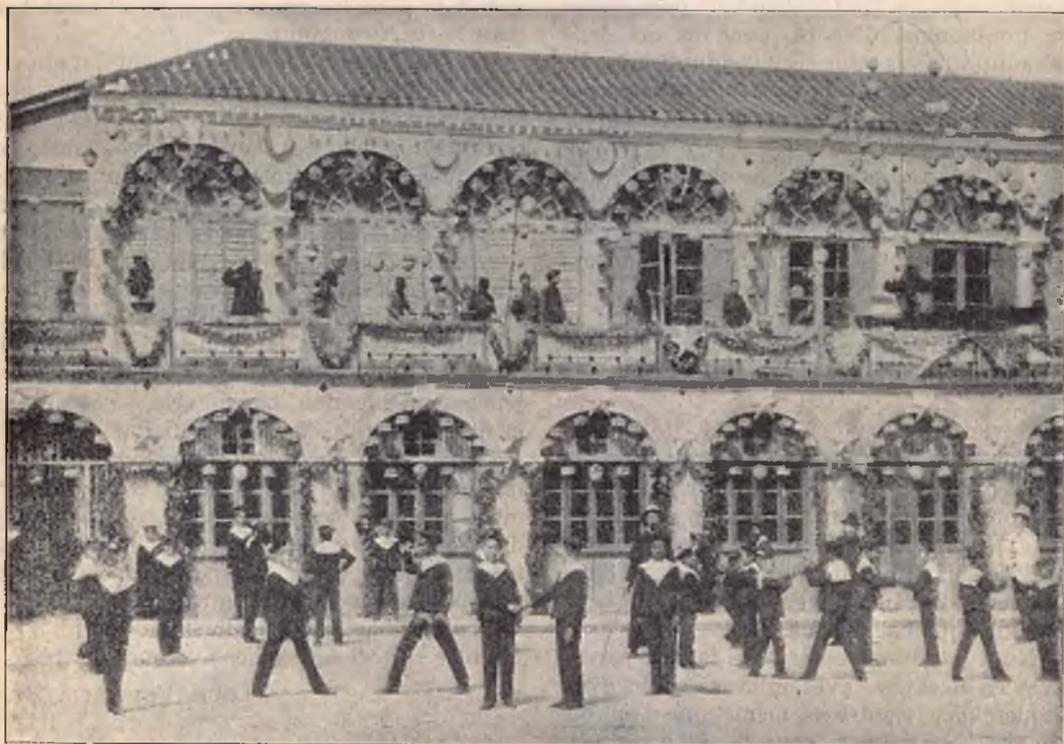
tant de maestria qu'il a arraché des applaudissements enthousiastes; si bien qu'ensuite les autres groupes n'osaient plus se présenter.

Maintenant que la Chine entre dans un nouveau courant d'idées, nous n'estimons pas une illusion de croire que notre œuvre tout en co-opérant à la diffusion de l'Évangile, peut aussi contribuer pour sa petite part à l'œuvre de civilisation du pays. Plaise à Dieu qu'il soit bientôt possible d'ouvrir des instituts analogues dans les principaux centres de ce vaste pays.

Souvent on dit et on répète que les Chinois

pose à les soumettre à une contrainte si insupportable qu'ils soupirent après le moment où ils seront libres de s'en défaire pour agir d'une manière qui leur paraît plus compatible avec leur tempérament.

Mais si au contraire, on les élève en les laissant le plus possible dans leur milieu, alors ils correspondent aux soins reçus et se prennent d'affection. Nous autres, nous n'avons pas à nous plaindre du peu que nous avons fait pour eux. Parmi les élèves que nous avons eu à nos débuts, plusieurs ont déjà une situation pas des



MACAO (Chine) — Un jour de fête à l'Orphelinat.

n'ont pas de cœur et sont peu reconnaissants des bienfaits reçus. Cette remarque peut quelquefois paraître fondée en vérité; cependant il est à propos de considérer que ce sont des gens qui diffèrent de nous par la race, le tempérament, les usages; et ils peuvent bien ne pas regarder comme un bienfait ce que nous qualifions de ce nom: est-ce qu'un Hindou qui a horreur des chaussures vous regardera comme un bienfaiteur, si vous lui offrez une belle paire de souliers et le priez de se les mettre?

Ainsi peut-il nous arriver à nous, que notre manie de vouloir amener les Chinois à s'assimiler nos pensées, nos désirs, notre manière de faire, à aimer ce que nous aimons, à s'appliquer à nos occupations préférées, nous ex-

plus mauvaises; ils se tiennent toujours en rapports suivis avec nous, nous rendent souvent visite, rappellent avec plaisir le temps passé auprès de nous; ils recourent à nous avec confiance en toute occasion de quelque importance; nous pouvons de notre côté recourir à eux, assurés qu'ils feront de leur mieux pour nous aider dans tout ce qui est en leur pouvoir.

Ceux qui leur ont succédé, qui sont encore sous notre direction immédiate, correspondent à nos soins avec amour et reconnaissance. Je n'en veux qu'un exemple. On fait chaque année la fête du directeur: elle avait consisté depuis l'origine en une Messe avec communion générale le matin, et une grande promenade. Cette année, deux mois avant le jour attendu, une

délégation des plus grands s'est présentée au préfet de la maison:

— Nous savons tout ce que le Directeur et et nos autres Supérieurs font pour notre bien; aussi sommes-nous heureux d'avoir une occasion de leur manifester nos sentiments de gratitude. Mais jusqu'à présent la fête, comme elle s'est célébrée a été plutôt un acte de bienveillance du supérieur envers nous qu'un témoignage de notre reconnaissance envers lui.

— Alors, qu'est-ce que vous voudriez faire?

— Nous sommes pauvres, et nous n'avons rien à offrir à nos supérieurs, puisque c'est d'eux que nous recevons tout; cependant nous avons notre programme; d'abord, pendant ces deux mois, nous voulons nous bien conduire, nous les plus grands, et user aussi de notre influence sur les plus jeunes.

— C'est bien et ensuite?

— Nous désirerions une Messe chantée par M. le Directeur; il est vrai que nous ne sommes guère musiciens; mais nous sacrifierons la demi heure de repos d'après dîner pour apprendre une petite messe en musique.

— Et ensuite?

— Ensuite nous voudrions qu'un des Missionnaires dise le panégyrique de S. Louis, aux Vêpres.

— C'est tout?

— Non, il y aurait encore l'illumination.

— Bien; mais... et les lanternes vénitiennes?

— Nous sacrifions nos étrennes hebdomadaires (1) pour l'achat du papier et autres fournitures; le soir à tour de rôle cinq ou six d'entre nous pourront y travailler une heure.

— Voilà qui est parfait.

— Nous voudrions enfin clôturer la fête par un concert en musique, avec intermèdes de gymnastique; nous voudrions même que l'on imprime des programmes pour le public, et que l'entrée soit libre, afin qu'on puisse voir combien nous aimons nos supérieurs.

— Mais tout cela exigera beaucoup de fatigue, et vous autres les grands, vous n'êtes pas nombreux; vous ne pouvez pas compter sur les petits, de sorte que tout retombera sur vous: l'illumination, le chant, la gymnastique, la musique instrumentale; vous ne pourrez pas y tenir.

— N'ayez pas peur. Nous nous tirerons d'affaire à n'importe quel prix. Et vous autres n'avez-vous pas fait un plus grand sacrifice pour venir de pays si éloignés nous faire du bien à nous?

Avant toutefois de donner son consentement,

(1) Dans les maisons salésiennes, les petits apprentis ont chaque semaine droit à une petite somme, en rapport avec leur application au travail; c'est ce qu'on appelle les *étrennes*.

le préfet a voulu s'assurer si la Commission était réellement l'interprète du sentiment de tous, et surtout si la démarche était spontanée. Quand il a eu constaté que ces enfants agissaient de leur propre initiative, il s'est rendu à leurs désirs et les a aidés de ses conseils et de sa bourse, afin que leur programme puisse s'exécuter.

Et moi, tout en affectant de ne rien remarquer j'ai vu comme pendant ces deux mois ils travaillaient avec ardeur et affection: et ce que j'ai le plus aimé, c'est de voir que l'autonomie qu'on leur avait laissée n'a jamais donné occasion à la moindre chicane; ils rivalisaient pour le succès commun.

Au soir de cette fête, ils étaient fatigués, à bout de forces, mais rayonnants de joie pour avoir réussi dans leur dessein. Le public qui assistait nombreux à leurs séances manifestait hautement son admiration pour leur souplesse et leur dextérité, mais l'admiration augmenta encore, quand on sut que la fête était due entièrement à l'initiative des enfants, et qu'elle était le fruit d'un sentiment que l'on croyait étranger à l'âme du Chinois: la *reconnaissance!*

Dieu veuille que la Chine se persuade elle aussi que son avenir est dans l'éducation de la jeunesse, éducation basée, cela s'entend, sur la doctrine et la charité chrétienne!...

Voilà, bien aimé Père, quelques nouvelles qui sans doute n'ont rien d'extraordinaire; mais comme elles témoignent de la vitalité de notre œuvre dans ce coin perdu de l'Extrême Orient, il est à espérer qu'elles feront quelque plaisir aux lecteurs du *Bulletin*.

Veillez tous nous bénir et me croire,

Votre affectionné dans le Cœur de Jésus

LOUIS VERSIGLIA, *pr.*

La Mission de Seung-Ciao.

Macao, 31 Oct. 1914

Bien aimé Père,

Vous devez savoir qu'en bons frères nous nous sommes partagé le territoire de la Mission. En ma qualité de... vieille connaissance, j'ai eu pour mon lot la région classique de la piraterie Cantonaise, c. à d. le *Vong-Leong-To*, et *Leong-To*. Le premier se compose d'une chaîne d'îles montueuses qui renferment dans leurs vallées de populeux villages ceints de murs crénelés. Ces îles sont reliées entre elles par des landes sans fin qui périodiquement disparaissent presque tout à fait sous la marée. Naturellement les villages y sont rares et ne sont construits qu'avec de la boue et des bambous. Il y a là une population très pauvre

qui vit de la pêche et de la chasse au canard sauvage.

Le *Leong-To* par contre est un vrai jardin. Du haut de la jonque on jouit des panoramas les plus pittoresques; la culture y est des plus variées; jardins, rizières, canne à sucre, orange, tabac, mûrier etc. Et tout est distribué avec grâce autour de villages coquets, qui rappellent ceux d'Australie ou d'Amérique, dans lesquels a fait fortune le Chinois économiste.

Tel est, bien aimé Père, le pays que la Providence a confié à mes soins. J'ai dû le visiter avec soin, en étudiant les positions stratégiques, pour commencer la grande œuvre...

Mon cher *A-Leng*, le fidèle serviteur, marche devant avec deux corbeilles et le fanal. La ville de *Seak-Kei* sort peu à peu du sommeil.

Nous voici à l'embarcadère, je monte sur la jonque déjà couverte de marchandises et de passagers.

Est-ce à cause de la fatigue ou de l'odeur d'opium qui empestait l'atmosphère, le fait est que je me réveillai seulement au terme du voyage à *Seung-Ciao*. Ce village d'environ mille habitants est assis au pied d'une colline boisée, et devant lui s'étendent les rizières à perte de vue.

Au centre du pays, autour de la petite église, il y a une petite communauté de fervents chrétiens. Ils sont une quarantaine; mais ils seraient beaucoup plus nombreux sans la persécution sans trêve qui a fait passer par le creuset leur foi qui date déjà de trois générations.

Ces persécutions ont sévi encore en ces dernières années et ont obligé une dizaine de familles à s'exiler. Quand notre cher *Don Olive* fut chargé de cette mission, les haines n'étaient pas encore assoupies, puisque lui même se vit menacé de mort et eut toutes les peines du monde à ériger sa petite chapelle. On en est même venu à empoisonner le chrétien le plus influent, celui dont l'autorité tenait les païens en respect et qui empêchait un perfide apostat de s'approprier les biens de la Mission.

On aurait voulu faire punir les coupables par les tribunaux; mais on n'avait pas de preuves suffisantes; et les chrétiens eux mêmes dans la crainte de quelque vengeance ont dissuadé le missionnaire de pousser l'affaire. Tout paraissait alors perdu quand on trouva de nouveaux documents, et *Don Olive* réussit malgré des difficultés sans nombre à élever la chapelle dédiée au Sacré Cœur. Avec la chapelle cette petite chrétienté se sentait toute ranimée.

Je vais lui succéder dans la direction de ces âmes et je puis m'estimer réellement heureux.

Me voici devant les premières maisons du village. Le domestique hâte le pas, je fais comme

lui. Les enfants de l'école païenne m'ont aperçu et vu l'importance du personnage, ils s'octroient immédiatement vacance! Les uns courent en avant; les autres nous suivent; païens et chrétiens tous me saluent poliment. La bonne vieille qui a les clés de la maisonnette a déjà ouvert les portes toutes grandes, et agenouillée sur le seuil de la chapelle, elle demande une bénédiction. Je la lui donne et m'agenouille moi même pour remercier le Sacré Cœur de l'heureux voyage que j'ai fait.

Au sortir du petit sanctuaire, je trouve déjà rangé devant moi tout mon petit troupeau de chrétiens qui me salue avec le sourire le plus cordial. Deux jeunes femmes me présentent leurs premiers nés pour que je les bénisse. Ce sont deux petits garçons qui me font un aimable sourire et semblent m'inviter à leur donner bientôt le baptême. Je salue mes chers chrétiens et les congédie en leur disant :

— Demain nous ferons grande fête; nous baptiserons ces deux petits des noms des SS. Apôtres Pierre et Paul.

Et je me retirai dans ma chambrette, tandis que ces braves gens entraient dans l'église pour prier.

Si vous saviez comme la prière est harmonieuse en langue chinoise, surtout dans le parler du *Seung-Ciao*. On peut dire que chaque sentiment a sa propre mélodie! Dans telle prière, les monosyllabes tombent cadencés et lents comme des coups de marteau sur l'enclume, dans telles autres ils s'adoucisent, s'harmonisent, tremblent comme les notes fugitives d'un violon enchanté.

L'acte de contrition a quelque chose d'émotionnant, tant il est récité avec délicatesse. C'est un chœur à quatre voix de vieillards, d'enfants, de femmes, de petites filles, qui pleure ses fautes devant son Dieu!... Les notes, fermes d'abord, se voilent peu à peu, deviennent tremblantes et finissent en un morente qui fait venir les larmes. Quelle haute idée ont ces âmes simples de la souveraine majesté de Dieu!

Après une pieuse semaine passée au milieu de ces bons chrétiens, avec Communion générale tous les jours, et la prière du soir en commun, je suis parti profondément édifié pour visiter le reste de la Mission.

Ah! si nous pouvions ouvrir une école à *Seung-Ciao*, nous aurions toute la jeunesse entre nos mains, et cela amènerait insensiblement la conversion du village tout entier. Qui nous en donnera les moyens?

Bien aimé Père priez pour nous et bénissez-nous.

Votre tout affectionné dans le Cœur de Jésus

JEAN PEDRAZZINI *pr.*



Notre confrère Don Jean Guarona écrivait en date du 5 Janvier dernier:

« J'ai de temps à autre l'occasion d'aller dans la mission et ce sont des jours de bonheur pour moi.

« Je l'ai parcourue presque en entier — elle embrasse un territoire de l'étendue d'un département — et partout j'ai vu les merveilles opérées par nos missionnaires.

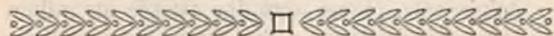
« Il y a peu de temps que nous en avons pris possession, que nous l'avons fondée, pourrait-on dire, mais ce qui s'y est déjà accompli est merveilleux, presque incroyable. L'évêque a eu à le constater dans sa dernière visite et il en a été ravi.

« Il ne cesse de parler de la mission de Don Olive; il a plusieurs fois manifesté le désir d'y retourner avec tous nos enfants et avec la musique instrumentale.

« Le Vicaire Général est allé aux dernières vacances avec les Séminaristes rendre visite à Don Olive; il a été si charmé de l'accueil que lui ont fait les chrétiens et les autorités, qu'à son retour il nous a procuré mille francs pour aider à construire une nouvelle chapelle. Qu'il nous suffise de dire que dans une localité importante où Don Canazei entraît pour la première fois il y a deux ans, on compte déjà une quarantaine de chrétiens.

« Il semble que Don Bosco ait voulu en cette année 1915 de son centenaire nous bénir tout particulièrement pour que nous en conservions un souvenir plus agréable. De fait on a inauguré trois nouvelles chapelles dans la mission, on a eu devant les tribunaux gain de cause pour des terres de chrétiens et dont la valeur est de 5000 francs; et ici à Macao nous allons achever une nouvelle construction qui nous reviendra à 25.000 francs.

« Tout cela grâce à la bonté de Dieu et à l'aide de nos Coopérateurs a pu être réalisé en cette année si critique de 1915 ».



TRÉSOR SPIRITUEL.

Indulgence Plénière en Mai:

- le 3, Invention de la Ste Croix.
- le 8, Apparition de S. Michel Archange.
- le 24, Solennité de Marie Auxiliatrice.

en Juin:

- le 1^{er}, l'Ascension.
- le 11, la Pentecôte.
- le 18, la Ste Trinité.
- le 22, la Fête-Dieu.

Grâces et Faveurs de N. D. Auxiliatrice.

Declaration. — Conformément à la décision du Pape Urbain VIII nous déclarons que toutes les grâces ou faits rapportés dans le *Bulletin Salésien*, n'ont qu'une autorité purement humaine, et que nous les soumettons sans réserve au jugement du Saint Siège.

Vos précieuses prières ont déjà obtenu bien des choses en faveur de mon fils, Capitaine au choix à 27 ans et décoré pour faits de guerre. Il vient d'être cité à l'ordre du jour de l'armée, et, fait miraculeux, il n'a pas encore eu de blessure bien que se battant depuis le début de la guerre. Il est au mieux avec son aumônier et fait ses devoirs. Il n'y a plus qu'un point à obtenir comme vous savez. Que N. D. Auxiliatrice nous exauce! Ci joint une obole de 10 fr.

C. de M.

Me trouvant dans un pressant danger sur le champ de bataille, je promis à N. D. Auxiliatrice et au Vénérable D. Bosco de faire connaître au *Bulletin Salésien* l'effet de la protection divine si j'échappais à cet imminent péril. Ma prière a été exaucée au-delà de mes espérances: je viens donc accomplir ma promesse et vous prier d'insérer cette lettre, si vous le jugez à propos, dans le *Bulletin Salésien* pour augmenter encore la dévotion toujours croissante à N. D. Auxiliatrice et à son Vénérable Serviteur D. Bosco.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mon religieux respect.

Marseille, le 28, 2, 1916.

J. R., prêtre.

Je vous transmets la petite somme de 15 fr. pour acquit d'une dette envers la bonne Vierge Auxiliatrice de D. Bosco. Vous l'emploierez pour le sanctuaire ou pour les besoins les plus urgents de l'œuvre.

N. N.

N. D. Auxiliatrice m'a exaucée; je viens lui remettre mon obole promise à vos œuvres.

S. Brienc, 11-2-16.

Vve M.

J'avais promis la modeste somme de 3 fr. pour vos orphelins à N. D. Auxiliatrice si elle daignait m'accorder une faveur temporelle.

Ayant obtenu ce que je désirais, je vous adresse mon offrande.

Solliès Pont, 19 Février 1916.

A. B.

Je suis heureuse de rendre hommage à N. D. Auxiliatrice en faisant célébrer une messe en

son honneur pour avoir fait employer mon gendre comme il le désirait. Ci joint 5 fr.

Turin, Déc. 1915.

P. C. C. L.

Aidez moi à remercier N. D. Auxiliatrice et Don Bosco pour une guérison inespérée obtenue par la prière, alors que les remèdes avaient été inutiles. Ci joint 15 fr.

C. J. et J. S.

Dans une douloureuse crise j'ai invoqué notre bonne mère du ciel lui demandant ma guérison, j'ai été exaucée et je suis heureuse de l'en remercier en lui offrant une messe d'action de grâces. Ci joint la somme de 5 fr.

A. M. L.

Vous recevrez en même temps que ma lettre un mandat poste international de 20 fr. en reconnaissance des bienfaits que la T. Ste Vierge Auxiliatrice de Turin m'a obtenus.

Elle m'a sauvé d'une exécution capitale à laquelle j'avais été condamné.

Toutes les fois que je l'ai appelée à mon secours elle m'a comblé de ses bontés.

M. le 13, 2, 1916.

M. D.

5 fr. en reconnaissance à Marie Auxiliatrice. Que tous recourent avec confiance à la Vierge de D. Bosco, ils seront exaucés!

O. J. P. à Aoste.

Il y a quatre mois environ, on vous demandait de prier pour moi qui me trouvais à ce moment sérieusement malade; les prières ont été exaucées, car je suis maintenant presque complètement guéri.

Aujourd'hui c'est moi qui vous écris à mon tour pour vous recommander la santé de ma femme dont l'état de santé m'inspire de graves inquiétudes...

Ci joint mon offrande de 250 fr.

C. Mars, 1916.

J. V.

« Un Valdotaïn » 100 fr.

Nogaro — J'envoie 50 fr. en reconnaissance à N. D. Auxiliatrice pour une protection visible et de nombreuses grâces obtenues par l'intermédiaire de D. Bosco. — R. de V.

Ayas — 5 fr. offrande à Marie Auxiliatrice et pour les œuvres de D. Bosco, en action de grâces. — L. J.

Verrages — Mme Vve Andruet offre 5 fr. en action de grâces.



Un échange.

Don Bosco au cours de son voyage annuel sur le littoral se trouvait à Marseille, en 1885. Il avait promis de dire la messe dans une église de la ville, et de faire ensuite une conférence aux Coopérateurs.

Le jour dit, à l'heure de la messe, il n'était pas encore sorti de sa chambre. Son secrétaire — c'était l'abbé Viglietti dont nous annonçons la mort au nécrologe — n'y tenant plus, entre, lui annonce que l'heure est passée et que l'église est pleine.

— J'ai une violente migraine, répond Don Bosco; je suis incapable de me lever... à moins que tu ne consentes à te charger de mon mal? Alors, peut être...!

— Oh! qu'à cela ne tienne! Bien volontiers. Passez-moi tout ce que vous voudrez, mais levez-vous.

Et le secrétaire se sauve, en riant.

Il était à peine dans sa chambre, qu'il doit appuyer au mur, pour ne pas tomber. Il lui semble que sa tête est serrée dans un étau, tant la douleur qui l'envahit est atroce. Il a toutes les peines du monde à gagner son lit, sur lequel il s'étend, sans avoir trop conscience de ce qui l'y tenait cloué.

Don Bosco, lui, délivré au même instant, passa la matinée à l'église. De retour à la maison, il apprend que son secrétaire est dans un état pénible par suite d'une forte migraine.

Il va trouver le malade, toujours au lit, lui donne sa bénédiction, puis lui dit:

— Maintenant, lève-toi.

* Le mal disparut aussitôt, et le secrétaire put reprendre ses occupations.



Don Charles Viglietti.

Qui eût dit qu'en cette année même du Centenaire de Don Bosco nous aurions eu à déplorer la mort de son dernier Secrétaire? Il l'avait accompagné dans ses voyages triomphaux à Nice, Marseille, Barcelone, Milan, Rome; il l'assista de ses soins affectueux pendant sa dernière maladie, et c'est en grande partie à lui qu'on doit cet admirable journal

que nous avons des derniers jours de la vie mortelle du grand Educateur de la jeunesse.

Après la mort du Vénérable, Don Viglietti entra en plein dans la vie active, à cette période intense de propagation de l'œuvre salésienne. Il est d'abord nommé professeur au Collège de Lanzo. C'est là qu'il écrit un de ses meilleurs ouvrages: *Vie de Collège* qui lui valut l'admiration de l'écrivain Edmond de Amicis, et ce qui est mieux encore, a produit un grand bien au milieu de la jeunesse.

De Lanzo il est envoyé à Bologne, pour fonder et diriger l'Institut Salésien du Sacré-Cœur, qui avec la généreuse protection de ce grand Coopérateur qui était le Cardinal Svampa, fut bientôt construit, en même temps que l'artistique sanctuaire du Sacré-Cœur. Puis il prend la direction de notre maison de Savone, d'où il passe à celle de Varazze. De rudes épreuves vinrent l'assaillir. Il sut résister avec fermeté et obtenir gain de cause; mais sa santé était ébranlée. Les Supérieurs le transférèrent à Turin, à l'ombre du sanctuaire de Marie Auxiliatrice.

Ses dernières années ont été encore pleines de labeur et d'activité; mais on voyait qu'il allait dépérissant de jour en jour.

Il n'en est pas moins resté sur la brèche, souriant jusqu'au moment où ni le repos ni les remèdes n'ont pu lui rendre les forces. Atteint le 25 Mai d'une paralysie progressive, il s'éteignait doucement le 8 Novembre après avoir reçu en pleine connaissance les derniers sacrements. Quelques heures avant qu'il meure, on lui citait plusieurs de ses nombreux amis, en disant qu'ils priaient à ses intentions. Et lui qui semblait devenu inconscient étendait la main et serrait affectueusement celle de celui qui lui parlait.

Une prière fraternelle pour lui et pour les siens.



Mme Julienne.

C'était une de nos bienfaitrices les plus zélées. Les Salésiens de notre ancienne maison de Dinan ont eu tout particulièrement à se louer de sa charité. Nous la recommandons aux prières de nos Coopérateurs et présentons nos respectueuses condoléances à ses fils.



Mlle Marguerite Basto.

C'est une de nos plus anciennes bienfaitrices. Le Vénérable Don Bosco avait eu jadis souvent

occasion de la remercier de sa charité envers nos œuvres et surtout envers celle de Vallecrosio, près de Vintimille. Elle expirait à l'âge de 86 ans à San Remo, le jour de S. Joseph, patron de la bonne mort, munie de tous les sacrements de l'Eglise et réconfortée par une Bénédiction spéciale de N. S. P. le Pape Benoît XV.

Nos respectueuses condoléances à son frère.



COOPÉRATEURS DÉFUNTS.

- AMIENS: Rde Sœur Pauline Joseph, Supérieure de la Ste Famille, *Cagny-lès-Amiens*.
- CAMBRAI: Frère Placide, convers de l'Ordre des Cisterciens réformés, *Cambrai*.
- MOULINS: Frère Joseph, convers de l'Ordre des Cisterciens réformés, *Sept-Fons*.
- ORLÉANS: Sœur Dosithée Gosnier choriste de l'ordre de la Visitation, *Orléans*.
- TURIN: Sœur Françoise, converse du monastère de Sainte Ursule de Lyon, *Superga*.

France.



- AGEN: Mme Vve Delpy, *Villefranche du Queyran*.
- ALGER: Mlle Werquin, *Alger*.
- BLOIS: Mme Paul Dassier, *Montrichard*.
- CLERMONT FERRAND: Mlle Amélie Vidal, *Teilhade*.
- FRÉJUS: M. Coquilhot, *Rians*.
- LA ROCHELLE: Mme D. de Lacy, *Verdille*.
- LAVAL: Mme de la Perraudière, *Laval*.
- LE MANS: Mme Bourge, *Marigné*.
- MEAUX: Mlle Gabrielle Bollaert, *Fontainebleau*.
- NIMES: Mme Vve Alfred Granier, *Nimes*.
- ORLÉANS: M. Auguste Bizot, *Lorris*.
- PARIS: M. Camille Morel Deville.
— M. Joseph Pernet.
- POITIERS: M. le Comte de Monbron, *Poitiers*.
— Mme Vve Caroline Terrasson, *Montmorillon*.
- SAINT-BRIEUX: Mme Vve Julienne, *Guingamp*.
- TOULOUSE: Mme Hérisson, *Grenade*.
- TOURS: Mme de la Perrière, *Tours*.
- VERDUN: Mme Coulon, *Verdun*.

Autres pays.



- VINTIMILLE: Mlle Marguerite Basto, *S. Remo*.
- AOSTE: M. Alexis Marquis, *Ayas*.



THEOLOGIA MORALIS ET DOGMATICA.

BONACINA ALOYSIUS Sacerdos

Theologiae moralis universae manuale. Editio tertia aucta et recognita (1908)	Libellae	3 50
A missionis pretio solutum	»	4 —

MORINO JOANNES Sacerdos

Enchiridion Theologiae moralis ad mentem S. Alphonsi M. de Liguorio episcop. et doct. addita constitutione « Apostolicae fidei ».	Libellae	3 50
Editio novissima	»	4 —
A missionis pretio solutum	»	4 —

MUNERATI DANTIS Sacerdos

Theologiae Sacramentariae elementa.		
1) <i>De Sacramentis in genere, de Baptismo et de Confirmatione.</i>	Libellae	0 40
A missionis pretio solutum	»	0 50
2) <i>De Eucharistia</i>	»	0 40
A missionis pretio solutum	»	0 50
3) <i>De Poenitentia</i>	»	0 60
A missionis pretio solutum	»	0 70
4) <i>De Extrema Unctione, de Ordine et de Matrimonio</i>	»	0 70
A missionis pretio solutum	»	0 80
Elementa theologiae sacramentariae dogmatico-canonicali-moralis	»	3 —
A missionis pretio solutum	»	3 50
De jure Missionariorum	»	0 90
A missionis pretio solutum	»	1 —
Addenda et mutanda in tractatu de Matrimonio	»	0 30
A missionis pretio solutum	»	0 40

PISCETTA ALOYSIUS Sacerdos

De jejunii et abstinenciae lege juxta decretum 5 septembris 1906.		
Decretum cum commentario	Libellae	0 10
A missionis pretio solutum	»	0 15
Theologiae moralis elementa.		
Vol. 1 ^{um} De actibus humanis, de conscientia, de legibus, de peccatis et de censuris	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75
Vol. 2 ^{um} De virtutibus theologicis et de virtute religionis, de prudentia, temperantia ac fortitudine	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75
Vol. 3 ^{um} De justitia et jure, de iniuriis et de restitutione, de contractibus, de obligationibus peculiaribus	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75

Η ΤΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΜΙΜΗΣΙΣ.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Grec-Latin.

3^{ème} édition suivie de quelques prières plus usuelles traduites en grec.

Si un livre mérita jamais les honneurs d'une traduction, c'est bien le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, « le plus sublime dans son aimable simplicité et, peut-être, le plus salutaire dans son action sur les âmes. En conséquence, afin de répondre au désir que l'on nous avait exprimé, comme aussi pour aider au progrès et à la vulgarisation des études sérieuses, si nécessaire à la jeunesse chrétienne de nos jours surtout, la Librairie Salésienne de Turin publiait en 1889 l'imitation de Jésus-Christ en grec du célèbre P. Georges Mayr, de la Compagnie de Jésus, traduction classique, qui a l'avantage inestimable de conserver toute la simplicité, la grâce et l'onction de l'original, mais ne se trouve plus dans le commerce. Cette réimpression, accueillie avec faveur, nous amenait en peu d'années à une seconde, puis à une 3^{ème} édition.

Nous croyons être vraiment utiles à l'enseignement et aux esprits cultivés en leur rappelant ici que la Librairie de la *Bonne Presse* à Turin en a encore un certain nombre d'exemplaires à leur disposition. L'exécution typographique est digne de l'œuvre qui forme un charmant petit volume in-32 de XXVII-480 pages avec encadrements rouges, relié en peau.

Prix: fr. 2,50 — France et Union Postale, franco **fr. 2,80.**

Pour mieux compléter cette annonce, nous reproduisons le prospectus envoyé par la Librairie Salésienne aux Sociétés Savantes, aux Bibliothécaires, etc. etc, lors de la première réimpression de cet ouvrage:

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΤΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΜΙΜΗΣΕΩΣ.

HUMANISSIMIS ACADEMIARUM ET BIBLIOTHECARUM PRAEFECTIS

EDITOR SALESIANUS.

Non defuere qualibet aetate docti et praestantis ingenii viri, qui litterarum et humanitatis gloriae studentes, omnem operam et industriam collocarent in praestantissimis veteris sapientiae monumentis servandis, omnibus viribus adlaborantes, ne temporis injuria interceriderent. Hac una ratione aetatem tulerunt tot praestantissimorum scriptorum volumina, quae, nisi cura et industria doctorum fuisset, jam dudum in oblivione delitescerent.

Verum in his operibus de quorum praestantia omnes consentiunt, quaeque pati occidere dedecus esset, et illud est recensendum quod inscribitur: *Graeca Christi Imitationis Interpretatio*, quae in lucem primum prodixit Augustae Vindelicorum, anno MDCXV. studio et opera P. Georgii Mayr S. J.

Cuius quidem Graecae Interpretationis, quamvis plures et diversis locis editiones emissae fuerint, quum hac nostra aetate vix unum aut alterum exemplar reperias, Salesianorum Sodalitas, doctorum votis occurrens, provinciam ab aliis desertam occupavit, et Graecam Georgii Mayr Interpretationem suis typis et sumptibus nuperrime Augustae Taurinorum excundendam curavit.

En igitur praestans opella quae diligenter excusa et accusate emendata, se praeterea commendat tum chartae nitore et formam elegantia, tum ipsa voluminis forma, qua commodior lectoribus et libri usus existit.

Excipe volens, hanc editionem quae aureae opellae servandae causa suscepta, aliquid honoris graecis litteris et humanitati fortasse est adlatura

Venit in aedibus Asceterii Salesiani, in vico Cottolengo, n. 32
Augustae Taurinorum, idibus Aug. an. MDCCCLXXXIX.